

**Serge Fisette**

# Sur le papier devenu miroir

avec trois photographies  
de Louise Viger

« **LE DIRE** »

Les heures  
**bleues**

## DU MÊME AUTEUR

*Potiers québécois*, essai, Montréal, Leméac, 1974

*Histoire des symposiums de sculpture au Québec 1964-1997*,  
essai, Montréal, CDD3D, 1997

*La Sculpture et le Vent. Femmes sculpteures au Québec*,  
Montréal, CDD3D, 2004).

*Un été par la suite*, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2010

*Abécédaire en forme de mère*, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2011

*Sur le papier devenu miroir*, Saint-Lambert, Les Heures bleues, 2012

Sur le papier devenu miroir

## LES HEURES BLEUES

Case postale 219  
Succursale De Lorimier  
Montréal (Québec)  
H2H 2N6

 450 671 . 7718

 450 671 . 7718

[info@heuresbleues.com](mailto:info@heuresbleues.com)  
<http://www.heuresbleues.com/>

Diffusion Dimedia (Canada)  
[www.dimedia.com/](http://www.dimedia.com/)

Distribution du Nouveau-Monde (France)  
[www.librairieduquebec.fr/](http://www.librairieduquebec.fr/)

Export Livre (ailleurs dans le monde)  
[www.exportlivre.com](http://www.exportlivre.com)

ISBN 978-2-922265-94-1 (PAPIER)

ISBN 978-2-924063-95-8 (PDF)

ISBN 978-2-924063-94-1 (EPUB)

DÉPÔT LÉGAL : BAnQ, 2012

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés  
© 2012, Les Heures bleues, Serge Fisette et Louise Viger

*Éditions électroniques :*

Jean Yves Collette, Anne-Marie Arel  
[info@vertigesediteur.com](mailto:info@vertigesediteur.com)

Les Heures bleues reçoivent pour leur programme de publication l'aide du Conseil des arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC). Les Heures bleues bénéficient du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du Gouvernement du Québec, géré par la SODEC.

**Serge Fisette**

# Sur le papier devenu miroir

avec trois photographies  
de Louise Viger

« **LE DIRE** »

Les heures  
**bleues**



*Le désir d'écrire est un désir de voir.*

JOËL POURBAIX,  
*Dans les plis de l'écriture*



Intitulées *Point de vue, point de mire* (2012), les images numériques de Louise Viger s'inscrivent dans la logique du projet « Têtes » réalisé avec six poètes. En miroir... Devenir double. Déplacer son point de vue. Conduire le texte en même temps que s'interroger sur l'écriture. Lire Duras avec un vif sentiment de proximité mais aussi écrire en parallèle et entrecroiser un récit plein d'apparitions, d'évocations, de souvenirs personnels. Lire et être lu. Une résonance du regard entre point de vue et point de mire.







## Prologue

*D'abord, il a fallu écrire le premier livre « de fiction », incertain souvent, mille fois recommencé. Qui a mis plus de dix ans à être achevé, sorti des tripes. Puis, l'abécédaire sur la mère défunte.*

*D'abord, confronter ça, m'en délester, me détacher. Comme une façon d'en faire le deuil. Lentement, longuement.*

*Après, est arrivée l'éclaircie. L'horizon dégagé. Et l'idée d'un autre manuscrit à enclencher, nécessaire, un roman sans doute. Maintenant que sont libérées les entraves, larguées les amarres. Que le vent est dans les voiles, engouffré.*

*Partir ailleurs, loin dans une histoire à raconter, les souvenirs débusqués, ressuscités des limbes. Une histoire vraie parfois, vécue ; parfois fomentée de toutes pièces. On ne sait pas.*

*Installer un personnage à cette fin, en faire le pivot central. Lui donner le nom de Théo : un diminutif du prénom du grand-père paternel. Telle une filiation poursuivie par-delà les âges. Une fidélité.*

*Et parce que Theos, c'est Dieu ! C'est l'écrivain-dieu qui crée, invente, du possible, du probable. Qui sans cesse se trouve dans l'impérieux désir de voir.*



## Chapitre 1

EN LE REGARDANT franchir le portail étroit de la cour, Théo se rend compte à quel point il est excédé par ces bellâtres à bicyclette, tous calqués sur un modèle stéréotypé, affublés du même accoutrement : écouteurs sur les oreilles, sac à dos à moitié vide, pris davantage comme un élément esthétique, une parure, un complément à la tenue vestimentaire ; le short court, trop court et trop ajusté sur les fesses, remplissant lui aussi une fonction tout autant utilitaire que suggestive, laissant deviner des rondeurs lourdes et pleines jusqu'à l'extrême limite de leur dévoilement ; le t-shirt à fines rayures, très moulant et très *tendance*, dont les couleurs se marient de façon étudiée aux tennis de toile, au ton cuivré de la peau.

Le jeune appuie son vélo contre la rampe d'escalier, le fixe à l'aide d'un cadenas au montant de fer forgé, gravit les marches d'un pas rapide et sonne à la porte. Attendu, comme souvent à cette heure de la fin de l'après-midi, il pénètre dans l'appartement en habitué qui connaît les aires.

Du point de vue où il se trouve, Théo distingue presque entièrement la chambre à coucher de son voisin, Charles. Celui-ci est déjà étendu sur le lit, et c'est là que directement le cycliste va le rejoindre. Les couvertures défaites, les corps nus, les sexes en érection. Lents au début, coulants, les attouchements se

font de plus en plus intenses, passionnés, au son d'un vieux microsillon d'André Gagnon que bientôt ils n'entendent plus que par à-coups, lointain, étranger à leur désir.

Théo contemple la scène, pareille et pourtant différente à chaque fois. Le décor dans les tons de gris perle, le plancher vernis où les vêtements sont éparpillés, et les corps impétueux qui s'agitent au sein de cette beauté raffinée, sans la distinguer pour l'heure, ni le soleil envahissant la pièce et dessinant de longs rectangles difformes, ni le disque de vinyle achevant ses derniers trente-trois tours.

Son regard revient se poser sur les deux amants. Il remarque la couleur contrastée de leur peau, sombre chez l'un, transparente chez l'autre, matte, cette pâle coloration de qui préfère les lueurs de la nuit. Leur ardeur produit un rythme d'alternance de ces masses claires et foncées. Sur fond gris. L'impression d'un jeu d'optique : une succession de flashes stroboscopiques, drôles et curieux à la fois...

Depuis qu'il a emménagé dans le quartier, Théo a pu noter les départs et les arrivées des gens de l'entourage. Située au troisième étage de l'une des maisons, sa fenêtre surplombe une cour intérieure. De là, il scrute le va-et-vient de ce monde en miniature. Haut perché sur son promontoire, *intouchable*, il voit la vie défiler, journalière avec ses habitudes et ses cachotteries.

Ce voisin, par exemple, accueille des éphèbes dans son lit. Le plus mystérieux des alentours certainement, ne sortant que le soir promener son chien, ou très tard, aux petites heures. L'abondante quantité de drogue qu'il ingurgite le fait paraître plus âgé. Ses cheveux, coupés ras à la manière des militaires, ont commencé à grisonner malgré qu'il n'ait pas encore quarante ans. Il ne fréquente personne du voisinage, mais reçoit beaucoup



de visiteurs pour son commerce illicite. Un commerce lucratif à en juger par le luxe de son intérieur. Des garçons passent, dénichés on ne sait où, certains n'apparaissent qu'une fois, d'autres s'attardent plus longtemps. Jusqu'au prochain.

Leur cadence a ralenti. Charles est allongé sur le corps du jeune homme. Son ventre humide glisse lascivement le long du dos, dans le creux des reins puissamment cambrés. D'ici peu, ce sera terminé. À la fureur des caresses succèdera la plénitude du silence. Le flot des pensées reprendra son cours, emplira les têtes de nouveau, chassant le vide qui s'y était installé dans l'euphorie des étreintes.

Théo quitte son poste d'observation, prépare du café, s'assoit à sa table de travail. Pendant les prochaines heures, il oubliera l'agitation du monde, replié, en retrait. Il écrira.

C'est au fil des années, des décennies qu'il avait découvert l'importance des mots dans sa vie, la persistance de son intérêt pour eux, les mots. Il écrivait depuis l'adolescence mais de manière épisodique – aléatoire – et c'est pratiquement à son insu que s'étaient accumulés cahiers sur cahiers qu'il faudrait un jour exhumer, reconstruire : leur redonner vie, une seconde chance, réinventer le temps. Ainsi, rester fidèle à ce qu'il est par le biais de ce qu'il a été. Car, peu à peu, cette notion de permanence lui était apparue la seule solution viable, la seule raison d'être du vieillissement : ancrer des frontières, intervenir en profondeur et prolonger son cheminement dans la continuité. Un processus délicat certes, mais...

Le jour même, il installait son atelier d'écriture. Tel un peintre son studio, un photographe sa chambre noire. Une table en chêne, vaste, solide, des plumes, des encres fluides. Des feuilles blanches, d'autres noircies, saturées. Suspendus

aux murs, dessins et estampes, des images qu'il affectionne de la réalité et tout autant de l'abstraction. À sa gauche, des carreaux de verre biseautés ouverts sur la ville. Un espace parfaitement circonscrit : point de concentration à partir duquel il commencerait à rouvrir des brèches. Quand elles se précisent, les situations se transforment, pensa-t-il. Alors il les nommerait afin de les changer, les faire avancer. Et quand les choses sont nommées, elles se précipitent. Alors écrire ! Écrire ! Écrire ! Émettre des signaux, assujettir les mots, s'acharner et qu'adviennent un soubresaut, quelques vivacités.

L'art est un univers symbolique. Au même titre que le sont dorénavant sa jeunesse enfuie ou cet enclos grouillant qu'il transcende telle une vigie, et dont il ne peut capter qu'une infime vibration. Il convient d'unifier ces fragments d'illusion, passés ou présents, extérieurs ou secrets, de les lier en une forme qui ne serait au bout du compte qu'un symbole de plus. Mais n'est-ce pas là le principe même de l'hypothétique appréhension du réel ? La tentative de déceler : un voyeur cherchant à percer la surface lisse et mouvante des êtres, des objets et des ombres. Être à l'écoute de soi, des autres, s'accorder le temps voulu, le temps qu'il faut, celui de fouiller les mots : ardemment, ardemment les ressasser.



## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Voilà le début de l'histoire, le roman enclenché. Quelle suite aura-t-il ? Je ne sais pas. Ignorant encore je suis de cela, la suite...*

*La mer. Allongé sur une chaise sur la plage, je lis Le Vice-consul, de Marguerite Duras. Au moment de la lecture, arrive la pensée que je pourrais intervenir de manière récurrente dans le roman que j'écris, la trame du roman, entre les mailles. En un éclair cela surgit : je dois le faire. Pour en briser l'opacité. Pour cela même, fissurer l'histoire et, par le moyen de ces entailles, leur récurrence, insuffler du vent, de la lumière.*

*Dans le livre lu sur la plage, Le Vice-consul, c'est après le passage de la mendicante qui remonte le Tonlé-Sap, la jeune fille folle forcée de vendre son enfant, que cela se présente, s'impose : périodiquement sortir du manuscrit. Périodiquement lui faire écho.*



## Chapitre 2

COMME CONVENU au bout du fil, Théo est au rendez-vous dans le hall d'entrée de l'immeuble. En avance de quelques minutes, il hésite un moment, ne sachant trop où se tenir. Par-delà le mur de gauche, entièrement vitré, des ouvriers travaillent à la réfection d'un local. Ils s'arrêtent bientôt et, tant bien que mal, installent sur des tréteaux une table de fortune. Chacun y dépose sa cannette de « liqueur », le sac de papier ou de plastique contenant son repas. Autour de lui, l'endroit est spacieux, haut de plafond, mais particulièrement froid, sans âme, surtout à cause du revêtement de marbre beige, veiné de jaune. Quelques plantes. Dans cet enclos aseptisé, elles font penser à des corps étrangers, presque incongrus. Rien d'autre, sauf un téléphone mural, ni bancs ni fauteuils. Théo finit par s'appuyer au chambranle de métal.

Les employés des bureaux descendent des étages, par grappes de huit ou neuf. Un peu passé midi, François sort de l'ascenseur. Afin d'alléger le climat tout en marchant, atténuer le malaise, Théo lance tout de go quelques plaisanteries : ils pourraient luncher au chic Sheraton – ce qui devait coûter les yeux de la tête ! – ou à l'Hôtel Europa juste à côté, où des dizaines de ressortissants nord-africains, à la une des journaux ces temps-ci, attendent de régulariser leur statut de réfugiés. François rentre

dans le jeu, réplique avec humour. Lui aussi veille à maintenir les propos au niveau rassurant de la banalité. Visiblement, il est encore surpris par cette visite inattendue de son ancien compagnon.

Ils aboutissent finalement dans un restaurant des plus *ordinaires*, passablement bondé. Une hôtesse vient les accueillir, des cartes de menu posées sur son bras replié. Une femme replète, entre deux âges, vêtue d'un tailleur ivoire. On remarque qu'elle jauge les clients rapidement, d'un seul coup d'œil. Sans hésiter, elle tourne les talons, les conduit au fond de la salle dans un coin tranquille, comme prévenant leur désir d'intimité.

François porte le *pull-over* rouge reçu en cadeau naguère. Théo, l'écharpe offerte au premier anniversaire de leur rencontre. Vu de l'extérieur, on pourrait croire que rien n'a changé, que les choses se prolongent d'elles-mêmes, de leur propre élan, sans cette crise, sans tous ces bouleversements survenus...

La veille encore, Théo marchait à travers les rues de la ville, aboutissant par hasard à des endroits où justement tous les deux s'étaient arrêtés jadis. La terrasse d'un restaurant, rue Prince-Arthur, il s'en souvenait parfaitement, même qu'un va-nu-pieds pompette, flasque en main, battait la semelle sur le trottoir en face de leur table, s'entêtait à chahuter, à les harceler en dévidant des boniments incohérents. S'éloignant en bringuebalant, il revenait aussitôt, leur quêtait de la monnaie. Malgré les semonces du serveur, impossible de s'en débarrasser, ce qui avait fini par les rendre mal à l'aise tout le long du repas.

Un banc de parc plus loin, identique aux autres avec ses lattes ajourées vert bouteille. Mais celui-là, ils s'y étaient attardés ce soir d'été à la belle étoile, à tirer des plans sur la comète. Les tout débuts de leur union, quand ils parlaient d'abondance,

laissant planer entre les envolées des silences imposants, électriques. D'autres lieux encore, fantomatiques, chargés de tant d'émotions. Des lieux anonymes, sans importance pour les badauds. Sauf pour lui. Au gré de ses errements, ils se transformaient en balises. Il y retrouvait le contact, l'énergie perdue. La nette impression de suivre un itinéraire, une piste. Il avait pensé à l'histoire du Petit Poucet et cela l'avait fait sourire. Le conte de fée était bien fini pourtant : que des lambeaux à la dérive, issus d'un passé révolu. Des réminiscences par trop mélancoliques, voilà tout ! Terminé entre eux depuis plus d'un an. Une séparation parmi d'autres, un dérapage. Ils suivaient les exemples à la mode, emboîtaient le pas, manipulés à leur tour. On en ferait le thème d'une chansonnette douceuse, de celles que la radio déverse *ad nauseam* sur les banlieues dortoirs tentaculaires. Au mieux, une séquence de téléroman populaire où tout est joué d'avance : *L'Âme-frère ! Des hommes de cœur !* Avec cette nuance toutefois, ce hic : des protagonistes au masculin pluriel, un amant et son double !

S'apercevoir brutalement qu'on s'est trompé. On s'étonne, on interroge les gens, les garçons de café et les va-nu-pieds loqueteux. On croyait avoir déniché l'amour à travers un corps semblable au sien, une erreur sur la personne. Une erreur, encore une fois, comme cela s'était produit avec Jacques jadis...

Théo continue de voir François après la séparation, leurs corps fusionnés retrouvant l'unité sans faille. L'odeur, le grain de la peau, un monde connu, reconnu, la précision et la liberté de leurs gestes, la capacité de savoir s'attendre, de provoquer le plaisir au moment opportun. Peut-être ont-ils l'espoir inavoué de recoller les morceaux, ou bien ils ont perdu l'habitude de la solitude. Les choses sans doute auraient pu se prolonger de la sorte, se suffire de cette entente à l'amiable avec... assurance-sexe

hebdomadaire ! Un minimum vital de tendresse partagée. Mais François fait la connaissance de quelqu'un, un psychologue de Québec. Dénouement précipité, un soir, dans un appartement de la rue Milton, le point final. Théo se rhabille et part en trombe. François file ailleurs le parfait bonheur, envahissant, opiniâtre, de ceux dont on rêvait naguère, qui prennent tout l'espace, ne supportent aucun intrus. L'impérialisme amoureux.

Théo essuie le coup, tente de s'accommoder de sa situation de célibataire, se raisonne, se persuade : être beau joueur. Obligation de se recycler, de s'orienter différemment. Il devine l'effort qui l'attend. La quarantaine entamée. L'âge où l'on ne s'ouvre plus si aisément, si spontanément, où s'effritent des croyances. La lucidité délimite les territoires, amène un minimum de vérités : celle de reconnaître, avant de faire, les entreprises vouées à l'échec. Un phénomène de répétition simplement : les choses se précisent à force de s'accumuler. Il n'est plus possible d'éluder, on restreint son champ d'investigation, on s'aventure moins loin, flairant le danger.

La vie, les premières semaines, continue de battre son plein, les heures de s'égrener. Une étape inévitable : s'affranchir. Le processus est démarré. Un creux à passer : dépouillement, libération. Une saison cède sa place, parfois en catimini, parfois avec fracas. On s'y prépare, on va y parvenir. Comme François avec son psychologue de la Vieille Capitale, qui lui ressemble apparemment, au point de passer pour son jumeau !

C'est de manière quasi imperceptible que tout a commencé à s'envenimer. Un spleen, la sensation de traîner ses jours. Il faut sortir, fuir le vide de l'appartement. L'ennui, un ennui insidieux, insupportable, un vent coulis. À l'angle du soir, il s'installe en traître, on est affolé : cette invasion, ce labyrinthe. Ne pas se



laisser submerger, prendre une douche et déguerpir, se changer les idées, rencontrer quelqu'un !

Mais les bars ! La légèreté attendue, requise, la désinvolture, les *looks* étudiés, les m'as-tu-vu ! Cette façon de cabotiner, de s'offrir en pâture, aux fantasmes ! Le *macho* dans toute sa splendeur, démarche chaloupée, roulant des épaules. Avec cet air de ne pas y toucher, d'être là pour la fête, le corps mué en objet de convoitise !

On s'éternise, englué, étranger à cette mascarade, à boire. Une outre, outre mesure, autant pour se tranquilliser, se donner de l'aplomb, et parce qu'il n'y a rien d'autre à faire. On rentre chez soi, nauséeux, désolé plus qu'avant, on s'écroule sur son lit d'un sommeil sans rêves. Le lendemain, journée épouvantable, visqueuse : se remettre de cette excitation provoquée par l'alcool, le tabac, la musique assourdissante. Un poids sur le cœur, une inquiétude latente, une envie de s'empiffrer de mangeailles jusqu'à l'amorphe, le brumeux. Et le soir venu, de guerre lasse, on se retranche du monde, on se coupe de sa misère, affalé devant le petit écran, dépossédé de soi.

La peur, quelques jours plus tard, reprend le dessus, l'espoir encore. Redémarrent le rituel, la chasse, programmés d'avance, un code inflexible. On n'y déroge pas, on s'évade avec la même obsession en tête, borné. Le premier verre vidé presque d'un trait pour faire chuter la pression. La phase initiale, celle où, obnubilé par le désir, torturé, on ne distingue personne autour, emmêlé dans ses filets, raidi sur sa chaise. L'autre *drink* arrive, avec lui la détente. On s'imprègne du climat, des ondes circulantes, on cherche des yeux. L'heure s'écoule pourtant, sans bouger. On patiente, persiste dans l'attente d'un événement qui tarde à se manifester. D'aucuns sont attablés en solitaires, d'autres

s'évertuent sur des machines à sou. Des groupes se forment, se racontent des histoires qui semblent interminables.

La fin du deuxième verre. On se sent plus léger, un friselis, soulagé de l'oppression, réceptif pour une rencontre anticipée. Les traits crispés du visage se relâchent ; se dissipe le pincement. L'instant magique, propice, celui de la véhémence. Rien ne se produit. Aucun cendrillon n'a égaré son soulier, aucun prince empanaché surgi en trombe sur sa monture, personne. L'enfermement, la tour d'ivoire. S'en retourner sagement ? Tenter sa chance encore ? Soudainement, on revoit la maison, le gouffre du silence. Le garçon passe et repasse avec son plateau, le teint couperosé, apporte un troisième verre, le verre... fatal ! Celui, on le sait, qui va nous engloutir dans un non-retour, prêt à tous les excès, hors de contrôle de soi, braqué sur son délire, décidé à le pourchasser jusqu'au bout de ses forces. La vision se voile. Le contour des êtres et des objets perd de sa réalité. On bascule, on franchit le seuil au-delà des orbites et des gravités. Un pôle d'inversion. Le semblant de sérénité ne tient plus, craque de partout. On absorbe la turbulence ambiante, s'en imbibe. Le besoin de s'ébrouer, de se secouer. On se lève pour aller aux toilettes, sans réelle nécessité, afin de s'extraire de cette torpeur, se réactiver en marchant un peu. Ce n'est que plus tard, au quatrième verre, qu'éclatent la rétention, l'urgence d'évacuer le surplus d'émotions barricadées. Qu'arrive le déluge.

L'heure imminente de la fermeture. On s'incrute. Indécents, obscènes, les regards se toisent, s'appesantissent sur les chairs équivoques, arrachent les vêtements. Le dernier appel est lancé, le coup de grâce. Offrir sa vie pour un peu de chaleur humaine ! Les lieux se vident petit à petit. On fait patienter son verre en guettant quelque chose de vague, une vague qui nous emporterait. L'œil vitreux, le cœur lourd, les sangs chauds,



alcoolisés : revers, faillite, le houblon n'a rien réglé. Vilain prix de consolation. Le désir est toujours présent, lancinant plus que jamais. Il s'embrouille maintenant à travers mille pensées illusoires. Un nœud, une douleur térébrante. On se soulève au ralenti, tangué vers la sortie. Atteindre la porte avec un restant de dignité, sans succomber, ni à l'ivresse ni à la désillusion. On monte un escalier sans fin, on arrive chez soi, les jambes, les muscles... La lumière, le comptoir de la cuisine, on engouffre un morceau : du solide pour éponger, coaguler tout ce liquide ingurgité, reprendre haleine, reprendre pied. Et s'écraser dans un sommeil de plomb...

Au matin. Dans le miroir, Théo observe ses traits flasques, se demande si François s'en apercevra tout à l'heure ? Un simple appel téléphonique pour une visite inopinée, avec un dessein derrière la tête, une rêverie persistante. Il n'y compte pas trop, veut savoir, l'entendre de vive voix parce que cette vie qu'il mène, démène est impossible. Il voudrait replonger dans le passé confortable, ressentir à nouveau la bonne chaleur de l'ami d'autrefois.

« Est-ce qu'un psychologue, c'est si attachant ? » Les paroles sont lâchées, malgré l'évidence. François lui répond, confirme : oui, il est toujours en amour ; et non, il n'entend pas revenir en arrière. D'autres phrases, très brèves, tranchent la question. Théo comprend qu'il s'est leurré, a fait fausse route. Pas vraiment triste, il s'y attendait. Tout de même, il avait voulu vérifier, pour le cas où, sans y croire véritablement. Cet espoir avait ranimé une flamme minuscule, vibrante toujours, par-delà l'inertie.

Ils poursuivent la conversation en bons camarades, s'informent, s'enquière des uns et des autres. Une rétrospective Pasolini à la Cinémathèque, un livre de Denise Desautels paru récemment,

une exposition au Musée d'art contemporain. La rencontre est agréable sans être animée, plaisante par moments. Une empathie réciproque. Seuls, parfois, des silences sans complicité : ce qu'on ne peut plus révéler, qu'on garde pour soi, des parcelles au travers de la gorge, des miettes sur la table. Pour François, une affaire classée. Il s'est lié ailleurs. Cette invitation à déjeuner l'a d'abord étonné, le premier signe de vie depuis des mois. Il a accepté, intrigué...

Les voici en face du restaurant. Ils vont se revoir certainement puisque les malentendus sont dissipés, qu'ils s'aiment bien, s'apprécient. À la fin de l'après-midi, François prendra l'autobus pour Québec. On lui aura mijoté un souper fin. L'allégresse des retrouvailles après une semaine de séparation. On ira l'accueillir à la gare de la basse-ville. Des regards soutenus seront échangés, des sourires. Leurs mains sans doute se toucheront, posées sur le siège de la voiture à l'abri des regards indiscrets. Ils n'oseront pas encore s'embrasser, patienteront jusqu'à la maison, enfin seuls...

Presque quatorze heures. Théo se dissout dans la foule des piétons, décide de faire un détour par la bibliothèque avant de rentrer, choisir quelques bouquins pour ce soir s'il n'y a pas d'émission intéressante à la télé. Mais, c'est vrai, il y a ce vernissage, une exposition de peinture. Il y aurait sûrement beaucoup de monde. Qui sait si, parmi eux, quelqu'un de plus... attachant que les autres ? Il y pense, une lueur intermittente, un frémissement.

Avoir quarante ans ! La vie qui supposément commence ! Est-ce qu'il y croit vraiment ? Il veut faire le point, dresser le bilan de ses amours. Le dernier ami s'est éclipsé. Un échec de plus ? Un gâchis, un désenchantement qui laisse un arrière-goût dans

l'âme ? Ne pas comprendre comment il en est arrivé là, seul. Ce long chemin parcouru, jalonné de spectres statufiés sur la voie d'évitement, des pantins oubliés. L'amour oublié. N'en reste rien, rien de préhensible, de saisissable : une succession désordonnée, des accommodements éphémères.

« Bonne chance dans ta recherche d'absolu ! », avait lancé François tout à l'heure. Les mots lui reviennent, le frappent de plein fouet. C'est donc à cette conclusion qu'il est parvenu, ce qu'il a retenu de leur union, qui en résume la nature et l'insuccès ? Théo repense à leur aventure commune, à toutes les autres qui n'ont pas su durer – celle avec Jacques, notamment. Sans racines véritables, s'achevant inévitablement par d'atroces blessures. Pour aboutir où, en quel désert ? Il y a un fauteur de troubles quelque part, un empêcheur de tourner en rond. Est-ce lui, Théo, qui saisit mal, rate le bateau, espère l'utopie, impuissant devant le bonheur sans cesse reporté ? Incapable d'apprécier la venue de l'autre : recevoir et être reçu. L'échange, l'équité, l'équilibre.

Certes, cela s'est présenté, a fonctionné. Mais étalés sur vingt ans, la somme paraît bien mince, le total décevant, bien en deçà des espoirs nourris. Six ou sept années tout au plus ! Pour le reste, il a vécu en ermite réfugié sur sa montagne. De longs espaces entre deux sursauts. Avoir quarante ans ! Et un isolement invivable, terrifiant. L'effroi s'amplifie : s'imaginer qu'il est trop tard, condamnation irrévocable. Et puis quoi, continuer de la sorte indéfiniment ? Ne se fixer nulle part ? Devenir un vieil homme farouche, *bougonneux* et rhumatisant, se créant un petit monde à part, reclus dans sa tanière, un laissé-pour-compte de la tendresse, le sang qui coule dans les veines au ralenti, se refroidit, se change en eau. Plus de rémissions possibles. La partie paraît jouée sur tant de plans : les confirmations,

les choix opérés. Mais, ne pas se rebiffer en vaines rébellions, en efforts inutiles. Apprendre des commencements, des recommencements, trouver sa direction, sa vitesse de croisière. Tracer lui aussi son sillon.

La jeunesse s'est éloignée. Avec elle, les contradictions insensées, les tiraillements, les dispersions. Remplacés par une vision plus concentrée, une prise en charge, une certaine assurance, moins s'éparpiller. Les aléas se raréfient, tabler sur une échelle de valeurs. Il sait ce qu'il ne veut plus, n'est plus souhaitable pour lui, les trompe-l'œil, les faux-fuyants. Ne plus s'échapper, ne plus avoir d'excuses, de prétextes. Le temps à octroyer aux gestes désormais car, avec l'âge, s'écourte le temps, s'impose comme un axe essentiel, un facteur déterminant. Ne plus expédier en vitesse, ni bâcler, ni les échappatoires, ni les coins ronds. Les événements ne se bousculent plus, ils se succèdent, se superposent. À la fin, n'en subsiste que deux ou trois qui tiennent le coup, passent l'épreuve de la durée, exigent des attentions et des compétences. À cet égard, l'affaire de François : un mauvais calcul, une contradiction flagrante. Les choses auraient dû se développer autrement. À peine trois ans, trop peu, trop vite.



Il fallait s'y attendre : beaucoup de monde au vernissage. Une foule compacte, joviale et réservée. Théo passe à travers elle, sans s'attarder à quiconque toutefois. Sauf quelques mots échangés avec Jacques, qu'il n'avait pas revu depuis plusieurs mois. Pendant un moment, ils reparlent du passé, de leur vie commune dans cette maison de banlieue.



Le jour s'achève, ce vendredi. François est probablement au chaud sous l'édredon, un corps pareil au sien tassé contre lui. La chambre est plongée dans l'obscurité. On les distingue encore cependant, ils se ressemblent vraiment, on dirait des siamois.

Une pile de livres sur la table du salon. Théo en prend un et va s'allonger sur le lit. Le rideau est tiré, allumée la lampe de chevet. Les pages tournent une à une. Il rentre dans l'histoire, se laisse emporter, oublie la sienne pour un temps. Son pouls ralentit, emprunte le rythme de la lecture, paisible. Un baume qui, bientôt, alourdira les paupières. Déjà, les premiers signes, il se fait à la raison, il dormira seul cette nuit. Comme une manière d'appréhender sa mort, un jour, plus tard. Comprendre cela.

Avant d'entamer le dernier chapitre, il se déshabille, se glisse sous les couvertures. La journée se termine en douceur avec Simenon. Il aime bien cet auteur, son écriture souple, captivante. Il le lit beaucoup ces temps-ci, une période comme il en fut d'autres avec Duras, Marie-Claire Blais. Simenon a cette façon bien à lui de nous introduire dans un univers, d'en détailler les variations par petites touches impressionnistes. Le nœud se dévoile, le tableau s'amplifie. Le commissaire, lentement, dénoue l'intrigue, tout devient limpide. Tout devient simple comme un bonheur simple, sans attentes.

Plus que quelques pages avant l'éclosion finale. Théo prend une dernière cigarette, la termine en même temps qu'il referme le livre. Le dépose sur la table de nuit, éteint la lampe, ramène les couvertures pour bien emprisonner la moiteur du lit. Il a mis des draps propres, une odeur de lavande. Couché sur le côté, genoux repliés, il perçoit vaguement la rumeur de la rue. Elle s'estompe, ses pensées également. Un extrait de Simenon

lui reste en mémoire : « Dehors, la lune se lève, mais on n'en voit qu'une mince tranche brillante à la frontière d'un nuage en forme de continent. »

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Dans Le Vice-consul, le livre de la plage infinie qui borde la mer, dès les premières pages, la jeune fille de Battambang est aussi endormie. Fréquemment elle tombe dans le coma du sommeil. Elle se réveille, puis de nouveau se rendort. Pour ne pas sentir la faim la tenailler, ni l'enfant qu'elle fabrique dans son ventre et qui la dévore du dedans.*

*Ici, dans le manuscrit, on a vu une histoire d'amour disloquée, brisée à jamais. Il n'existe pas de lien entre Théo et l'adolescente engrossée, folle. Aucun lien entre eux, je vois. Sauf la situation, pour l'heure, d'être tous les deux assoupis. Elle, cherchant à oublier les tenaillements de la faim ; lui, les affres d'une déchirante solitude.*

*Aucun lien non plus avec Jacques, entrevu au vernissage. Ni avec François, ni avec la femme assise à ses côtés dans l'autocar...*





## Chapitre 3

UN AUTOCAR. Monotone trajet vers Québec. François repense à la visite surprise de Théo. Tout au long du déjeuner au restaurant, il avait joué franc jeu, mis cartes sur table, veillant à contrer d'éventuelles attentes.

« De toute façon, avait-il répliqué, il est impensable de revenir en arrière. J'ai été une étape dans ta vie, comme tu me l'as déjà dit. Je t'ai montré... l'amour, parce que c'est ça que je devais faire à ce moment-là. »

François est assis aux côtés d'une jeune femme qui sommeille maintenant, la tête légèrement inclinée, des mèches de cheveux auburn cascading sur ses épaules. Le paysage défile, le jour s'éteint, la lumière vire au rose, au mauve. Pierre sera là au bout de la route, chaleureux comme à l'accoutumée. Cela le ravit, l'apaise, le change des complications troubles, des embarras d'autrefois. De Théo, à la fois solide et tendre, mais qui s'ouvrait si maladroitement, insupportable avec ses sempiternelles chimères, ses idéaux irréalistes qui pouvaient le rendre intolérant...

François se demande s'il quittera Montréal éventuellement ? Revenir aux sources, au sein de sa ville natale, fuir longtemps auparavant pour voler de ses propres ailes, prendre sa vie en main, sa vie amoureuse surtout. Est-il prêt aujourd'hui à imposer sa

*différence* – comme il l’appelle – au vu et au su de tout le monde ? De sa famille entre autres qui devait bien entretenir quelques doutes, qui jamais n’abordait le sujet, feignant l’ignorance. Ce qui avait l’avantage de maintenir les rapports dans la convivialité et le bon plaisir.

À chacune de ses visites, sa mère le traitait aux petits oignons. Enjouées, ricanieuses, ses sœurs l’entraînaient au centre commercial avec l’intention de le *gâter*, disaient-elles, lui offrir un parfum Christian Dior, un Polo de Ralph Lauren, une chemise signée Philippe Ness ou Calvin Klein. Ce goût du luxe et du *beau* qui exaspérait Théo, qui ne comprenait pas que l’on puisse accorder tant d’importance à son apparence extérieure, clamant que ces produits griffés n’étaient que des lieux communs, des marques de reconnaissance vulgaires pour petits-bourgeois dénués d’imagination. C’était le problème avec Théo. Les divergences, souvent irréconciliables, en même temps que chacun avait, de son angle de vue, certainement raison. Une dynamique vivante peut-être qui, à la longue, devenait épuisante.

Tandis qu’avec son nouvel ami c’était harmonieux, reposant. Même la distance entre eux ne posait pas de problème, leur permettait de ne pas brusquer les décisions, de ne pas brûler les étapes. Un lien fort, sans obligation de tout chambouler, meubles et habitudes, tout déraciner, se redéfinir dans un autre quartier, un autre environnement nécessitant de profonds réajustements. Là, les seuls changements perceptibles étaient ses voyages plus fréquents à Québec. Il conservait son emploi et son appartement de la rue Milton.

Que lui réservait l’avenir ? Certes, la vie auprès de Pierre serait plus confortable, opulente même : un loft spacieux et moderne,

une situation professionnelle enviable. Il renouerait peut-être avec d'anciens camarades de collège, serait introduit dans le cercle des connaissances de son ami. Les conditions matérielles permettraient une certaine aisance, de bâtir quelque chose entre eux, rien de fracassant, de révolutionnaire : un bien-être, une qualité de vie...

François détourne les yeux de la fenêtre, observe sa voisine endormie. Une étudiante universitaire sans doute, sa main posée sur un livre de la sémioticienne Nycole Paquin traitant de la réception des œuvres d'art. Il glisse son *pull-over* sous sa nuque, allonge les jambes, ferme les paupières. On vient à peine de dépasser Saint-Cyrille-de-Wendover. Un petit somme, il arriverait là-bas en meilleure forme. Avec le ronronnement du véhicule, il s'assoupit.

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Ici, dans les dernières lignes du manuscrit se développant au fur et à mesure, on a vu poindre un nouvel amour, le déclenchement d'un tout nouvel amour. À l'exemple des jours qui naissent et meurent, sans fin se succèdent, ainsi en est-il semblablement des amours. Cela est annoncé clairement dans le texte que l'advenue d'un amour est d'une beauté foudroyante, égale à celle d'une aube, d'un lever de soleil. D'une puissance égale, aussi. Dans les deux, il y a ça qui est immanquable : la beauté, la puissance. Dans les deux, d'être foudroyé.*

*Ailleurs, à d'autres endroits du roman qui s'écrit, on voit des amours meurtries, mortes. Cela est annoncé que succombent aussi les amours, qu'elles tombent comme chaque jour tombe le jour. Que, dans les amours aussi, arrivent la nuit, le noir. Qu'il s'insinue quelquefois, le noir. Et le froid aussi, forcément. Immanquablement.*

## Chapitre 4

Jacques refait une troisième fois le tour de la table de la salle à manger, remplaçant ici une flûte de cristal de Murano, là l'angle d'une fourchette au manche subtilement ouvragé. Tout est en ordre, il le sait bien, mais il déteste suprêmement ces instants où, les choses étant fin prêtes, le couvert dressé avec minutie, le rôti dans le four, les desserts et les alcools, il n'a plus qu'à attendre l'arrivée des premiers invités. Il s'agite, devient compulsif. Le monde entier se fige autour de lui, cesse de tourner. Un sentiment d'énervement, et il se prend à regretter, comme à toutes les fois, d'avoir lancé ces invitations.

Chaque année, pourtant, le même scénario se répète. En cette fin d'été, son bungalow de banlieue lui semble soudainement sinistre. Sur le parterre à l'avant, quelques fleurs ont déjà commencé à faner. Alors, ne voulant pas passer la soirée seul dans cette maison trop grande, et parce qu'il n'a pas envie de sortir en ville, il a invité des gens à dîner.

Jacques se lève avec l'intention d'aller arroser le rôti. Mais le rôti n'a nullement besoin d'être arrosé. De guerre lasse, il décide de se mettre au piano, de reprendre cette musique dont il vient d'acheter les feuillets. Car ce piano, quand il parvient à s'y installer, est la seule activité, avec le jardinage estival, qui lui procure quelque détente, quelque délassement. Il n'en joue

pas brillamment mais, en rentrant du bureau, il s'y attarde une heure, parfois plus, loin des réunions fastidieuses, des lourdes responsabilités, oubliant que, parti de rien, il a réussi. Chaque échelon, chaque étape, plus jeune il avait décidé de les franchir coûte que coûte. Et ce n'était pas peu de chose lorsque, au départ, on ne possède que l'ambition, la matière grise et la volonté tacite de se plier aux règles, de s'astreindre à toutes les convenances, tous les compromis, toutes les intrigues.

Et maintenant là, il déchiffre cette partition sur un long piano blanc, dans un salon meublé d'objets de prix, l'un des murs – celui donnant sur la cour – agrémenté d'une splendide verrière de Marcelle Ferron. Il ne songe plus à son bureau du centre-ville, à ses investissements boursiers, ni à Jeanne, cette *amie de paille* qu'il a fini par répudier après des années de pseudo fréquentations parce qu'il n'en n'avait plus besoin pour les cocktails dînatoires et les sorties officielles. Parvenu au sommet, il n'était plus nécessaire de porter ce masque de la normalité. Son image était bien établie de sorte qu'il avait pu, enfin, écarter cette femme de sa vie.

Il continuerait, certes, de cacher avec soin ses penchants apparemment irréguliers, mais voguant aujourd'hui dans les hautes sphères, ce jeu devenait moins essentiel. Sa compétence reconnue, ses relations multiples et efficaces dorénavant suffisaient. Pour le reste, une illusion entretenue depuis longtemps agirait comme une façade derrière laquelle nul ne s'aviserait d'aller fureter. Et si Jeanne avait été tenace dans les débuts de la rupture, du moins avait-elle concédé sans comprendre vraiment, ne cherchait plus à le revoir, ne le harcelait plus. Il parvenait à la rayer de son existence tel un mauvais souvenir, débarrassé d'une partie de lui-même.



Jacques s'arrête de jouer. À la fenêtre, une noirceur mélancolique s'est installée. Les mains encore sur le clavier, enfonçant distraitemment un doigt qui répercute dans la pièce un son grave, il revoit ses dernières amours. Ce Sébastien, un danseur classique rencontré récemment, et qui était parti en tournée pour une semaine. La nuit qu'ils avaient passée ensemble et la promesse d'un rendez-vous. Celui-là, le reverrait-il ? Ou bien, avec l'âge, en était-il venu à ne s'attacher qu'à des amours impossibles ? Comme cela s'était passé avec Théo. Des amours si intenses par les manques qu'elles comblaient, et cependant éphémères, s'avérant si fausses à la lumière du matin.

Sa main s'alourdit, s'immobilise. Il se sent vieux, vieux et las. L'odeur du rôti lui rappelle qu'il a des invités qui vont arriver. Ils le distrairont, pendant toute une soirée, de rêver continuellement à ce garçon. De toute façon, il ne l'a vu qu'une fois : deux petites heures à parler tardivement jusqu'à la fermeture du bar, et quelques autres chez lui à tenter de s'aimer avant de tomber endormis. Le réveil trop brusque, le café trop rapide, et l'heure de cette réunion qui approchait. Le coin de rue, où Sébastien était descendu avec son si beau sourire, sa grâce, son agilité aérienne. Le feu de circulation s'étant remis au vert, la voiture avait démarré au milieu des autres, se dirigeant vers les tours vitrées, un dossier imposant sur le siège arrière pour une rencontre cruciale avec des gestionnaires. Dans le rétroviseur, il ne discerna plus que les rayures blanches et lilas du t-shirt. La silhouette s'éclipsa derrière un lourd camion de livraison et disparut. Il serait juste à l'heure. Les folles nuits blanches lui réussissaient de moins en moins, mais celle-là lui avait donné du ressort. Il surmonterait la fatigue jusqu'à la fin de la journée. De retour chez lui, il reverrait les tasses laissées sur le comptoir.



C'est là, à cet instant, qu'il ressentirait d'un coup l'accablement, et se mettrait à son piano tristement.

Jacques lève les yeux sur la partition, veut la reprendre. Une raideur dans l'avant-bras l'en empêche. Il pense à ce musicien qu'on avait tellement forcé durant sa jeunesse, de qui on avait tant exigé que, parvenu à être l'un des grands virtuoses de son époque, en pleine gloire, en pleine maîtrise de son art, une raideur s'était manifestée dans sa main droite. Rien de grave au début, mais après quelques semaines, la main était devenue complètement paralysée. Comme si toutes les tensions et frustrations subies s'étaient ramassées là pour se venger, se faire payer leur dû.

Lui-même, au cours de sa vie, s'était retenu, contenu depuis cet incident, à l'été de ses dix-huit ans. Il est dans un manoir avec d'autres étudiants pour un emploi saisonnier. Ils sont trente, cinquante peut-être, serveurs à la salle à manger, hôtesse dans le vaste hôtel. Lui, affecté à la comptabilité, compile des factures. Jeff a le pupitre voisin. C'est le fils d'un des patrons de la compagnie. Jeff est infirme, un bras plus court, atrophié, un moignon. Dans la maison-dortoir, ils partagent la même chambre au dernier étage. Ils sont jeunes, ils sont exaltés. Jeff est exalté. Aux heures creuses de la journée, il rédige des lettres enflammées qu'il adresse à une jeune fille. Le soir, ils sont dans la chambre, discutent, se dévoilent. L'été se poursuivant, des camaraderies se nouent peu à peu, sur la falaise nommée Pointe-au-Pic. Un jour, Jeff parle de son bras, de cette monstruosité qu'il porte, qui saute aux yeux, partout, toujours. Il s'épanche, se confie. Jacques le fait à son tour : ses effusions, celles de l'amour, si neuves encore, et sa façon singulière d'aimer l'autre qui est le même, sa marginalité en cela. Il en témoigne. Jeff l'entend, rétorque que ça ne le dérange pas, qu'on est libre après tout.

C'est la nuit. Il dort. Jeff est sorti, rentre tard, ivre, l'air mauvais. Jeff s'approche du lit, le réveille avec brusquerie, le somme de le caresser, maintenant. Jacques, encore endormi, ne comprend pas. Bientôt, il comprend, ahuri. Il dit que ça ne l'intéresse pas, qu'il aille se coucher, qu'il est saoul, qu'il aille au diable, qu'il ne sait plus ce qu'il fait. Jeff insiste, grossier. Puis se résigne, finit par abandonner, regagne son lit.

Les événements se précipitent. Jeff est humilié, a peur d'une possible dénonciation. Il prend les devants, renverse la situation à son avantage, rencontre le chef comptable, lui expose les faits, sa version. Affirme qu'il a été agressé, la nuit dernière même dans sa chambre, pendant qu'il dormait. Il accuse, prétend qu'on voulait le forcer à... Jacques est convoqué *illico*. On l'exhorte à partir, à trouver un prétexte, n'importe lequel. Ici, on ne dira rien, mais il doit s'en aller dans les plus brefs délais. Jacques ne révèle pas le mensonge de l'infirmier. On le chasse, il s'en ira, dès demain...

C'était l'époque, il n'y a pas si longtemps, de l'injustice, de la trahison. La blessure, Jacques la traîne encore aujourd'hui, dans l'âme, dans certains de ses gestes qui sont plus crispés, ne sont plus aussi amples depuis, aussi généreux. Une rigidité s'y est logée, pour n'en plus repartir. Après, s'est incrusté en permanence le bras manquant de Jeff...

Longtemps, Jacques a dévié tant de pulsions, endigué tant de passions inavouables que son corps, fatigué, ne répond plus avec cette spontanéité qu'il avait connue jadis. Son esprit surtout s'est figé, envahi de doutes, de peurs. Non pas concernant le travail, la carrière, mais sur sa capacité à ne jamais pouvoir aimer quelqu'un. Se laisser aller à aimer. Se laisser aller tout bonnement. Dès lors qu'on a tout ordonné, calculé, planifié,

consacré la majeure partie de son temps, de son énergie à ses affaires, que peut-on espérer d'un autre qui surviendrait dans sa vie? Sébastien, si agile et si beau, comment l'aimer? Un danseur sans le sou, débutant dans une troupe d'avant-garde encore méconnue. En faire une sorte de fils spirituel qu'il entretiendrait de ses bonnes grâces et de ses deniers? Quelle autre solution? Quel genre de vie offrir à ce garçon, autrement que de jouer le papa-gâteau gâteaux?

La douleur a disparu. Afin de s'en assurer, Jacques se remet à pianoter, lentement d'abord, avec précaution, puis en reprenant le rythme de la mélodie. Elle se déploie maintenant, légère sous ses doigts, emplît la pièce. Et voici que les vibrations se mettent à éclater d'un écho gigantesque, envahissent tout l'espace, prennent la place entière de la maison, celle des invités qui allaient frapper à la porte, des bandes de terre froide du parterre, des riches œuvres d'art, de l'odeur du rôti, et brouillent jusqu'à l'image même d'un danseur posée sur le clavier quelques secondes auparavant.

Jacques ne s'arrête plus de jouer. Ne s'arrêterait plus, jamais. À moins que... Il continue ainsi, penché sur son instrument, longtemps, si longtemps que les invités arrivent, qu'ils se mettent à table, mangent le rôti et les pâtisseries, boivent les alcools...

- Oh, Jacques! Super cette dernière acquisition! Tu as dû déboursé un prix fou! Il est drôlement bien coté ce sculpteur!
- Eh oui! Ennuyeux au possible ce concert bénéfice. Je le disais justement à Pierre-Luc.
- Ce rôti, juteux, un pur délice!
- ... et tu t'imagines, il a travaillé à New York dans les maisons les plus branchées!

- Un *penthouse*, oui, sur le mont Royal ! J'en avais assez de la pollution du centre-ville. Certainement, Mario vient habiter avec moi, ce qui l'enchantait d'ailleurs, n'est-ce pas ?
- ... cette soirée à l'opéra !
- En Grèce encore cette année ? Bien sûr ! Il y a des beautés sur ces îles, mon très cher, dont je ne me lasse pas ! L'an dernier, j'avais choisi le Maroc et l'ai fort regretté. Tandis que là-bas !
- Il a été congédié, le pauvre ? Bof ! Ce n'est pas une grande perte ! Il avait une si mauvaise voix !
- Ce vin, mes amis, il est supérieur ! Quelle robe ! Quel bouquet ! Et ce fromage, pas du tout plâtreux !
- Après le dîner, Jacques, tu nous joueras bien quelque chose ? Et toi, Michel, tu pourrais chanter ! Un *lied*, ce serait sublime !
- ... refait entièrement le décor ! Le vieux rose, cela devenait un peu... fané ! (Rires) Tout est blanc, des fauteuils et des accessoires très mode. Ça me rajeunit toujours de changer mon intérieur !
- Un restaurant nouvelle cuisine ! Très bon, très bon... mais très cher, très cher !
- Où as-tu déniché ce paris-brest, il fond dans la bouche !
- Express bien tassé pour moi, merci ! Avec une larme de cognac !
- Tu aimes ? Je te refilerai l'adresse de mon coiffeur, si tu veux !
- Grand Marnier ? Bénédictine ?
- J'en ai ramené un chez moi l'autre soir, même si j'ai toujours un peu peur avec ces types. Cet attirail de cuir, c'est excitant au possible mais combien dangereux !

- Oh ! lui ! Avec ses airs de ne reconnaître personne !
- J'en prendrai bien un autre, avec un glaçon cette fois !
- Le théâtre ? Je ne sais pas, non ! Nous n'y allons plus tellement !
- Soyez patients ! Je n'ai pas encore reçu les tables de salon ! Tu sais, cette boutique extraordinaire, avenue Greene !
- Armagnac ? Poire Williams ?
- Cette soirée, Jacques, c'était très réussi ! Mais tu nous avais promis la *Sonate au clair de lune* !
- Viens donc avec nous ! Un nouveau bar, tu ne le regretteras pas ! Des serveurs !
- D'accord ! D'accord ! Au revoir ! On s'appelle et on déjeune...

Les invités sont repartis. Plus tard, beaucoup plus tard dans le fond de la nuit, alors que vibrent toujours les cordes du piano, la sonnerie du téléphone retentit, presque inaudible. Jacques s'arrête net de jouer. Si c'était lui ?...

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Dans Le Vice-consul, le livre lu sur la plage, près de la mer déferlante, il est mentionné que Peter Morgan se trouve en plein labeur d'écrire. Il écrit sur la fille enceinte chassée par sa mère.*

*Plus loin, on apprend que P. M. est un homme jeune, qu'il réside à Calcutta, qu'il veut en prendre la douleur, que ce soit fait, et que son ignorance cesse avec la douleur prise.*

*Plus loin, on sait qu'il est un ami des Stretter. De l'ambassadrice, Anne-Marie Stretter. C'est elle qui lui aurait rapporté le récit de la mendicante. Peter Morgan a écouté le récit et il l'a retenu pour son livre, pour un épisode de son livre.*

*La douleur.*

*Écrire, dit-il.*





## Chapitre 5

**ASSIS À SA TABLE** de travail depuis plusieurs heures, Théo pose sa plume sur le buvard, quitte la pièce, choisit un disque sur le rayon de la bibliothèque, hésite entre l'émouvante *Huitième symphonie* de Beethoven et une *Suite pour violoncelle seul*. Il actionne le bras de la table tournante, allume une cigarette. Volutes bleues et musique s'élèvent, tourbillonnent, s'entremêlent dans l'air. Debout devant la fenêtre, Théo écarte le rideau, contemple la rivière qui coule derrière la maison, large et paisible à cet endroit de sa course.

Un cycliste en nage surgit du sentier sinueux en bordure de la forêt, appuie son vélo contre un arbre. Attiré par la fraîcheur de l'eau, il se déshabille, dépose sur une branche son short et son t-shirt à fines rayures blanches et lilas, se dirige vers la rivière, la teinte ambrée de son corps svelte, athlétique se découpant sur le vert du feuillage. Théo s'attarde au miroitement de l'eau, au reflet ondoyant des bouleaux le long des berges, au vent léger qui s'y engouffre, au balancement, à cette mouvance des éléments telle une pulsation secrète, primitive.

À quoi appartient cette eau, se demande-t-il, toujours renouvelée et pourtant inchangée ? À la montagne d'où elle tire sa source ? Au fleuve vers lequel elle poursuit son roulement continu ? De ce lieu d'origine – qu'il a découvert un jour sur le flanc sud –

à celui de l'arrivée où elle se dissout entièrement, quelle est cette... entité nommée rivière? Un bref moment au sein d'un cycle plus vaste? L'étape d'une évolution sans fin? Qu'est-ce que l'appartenance?...

D'où vient ce texte, où va-t-il? Entre les repères du premier et du dernier mot se déploie une succession ininterrompue de signes en rapport étroit de dépendance les uns avec les autres. Les mots possèdent un pouvoir de transformation, participent d'un flux énergétique supérieur. Tel un barrage que l'on dresserait sur cette rivière, transformant l'eau en force motrice. Ce texte est une digue. Les mots s'arrêtent ici, s'agglutinent avant d'aller se fondre ailleurs. Que feront-ils alors? Resteront-ils emmagasinés dans les replis d'autres cerveaux, continuant leur pérégrination inlassable?

Théo abandonne son poste d'observation, laisse la rivière bruire sans lui, le cycliste à ses ébats aquatiques, la musique jouer en sourdine. Il reprend la tâche.

Le papier sur lequel il écrit est blanc. Un format standard de 8 ½ par 11 pouces, soit 215 par 280 millimètres, posé devant lui à la verticale suivant le procédé courant en Occident. L'écriture progresse de haut en bas et de gauche à droite, dessinant une figure rectangulaire délimitée par une série de lignes parallèles. Il existe sur le marché une variété infinie de types de papier. Celui-ci, plutôt sec mais satiné, légèrement gaufré, permet une bonne prise à l'encre. Elle s'enfonce dans les pores, laissant une marque nette, bien visible. Chaque feuille offre au niveau tactile la sensation agréable, presque sensuelle, d'un matériau soyeux fait d'un mélange de fibres savamment dosé et pressé, maniable sans devenir mou, ferme sans être rigide. Superposées cinq à la fois, elles forment une sorte de coussin où la plume glisse

aisément, obéit aux inscriptions lentes autant qu'aux pulsions rapides, saccadées lorsque les idées se bousculent, exigent d'être notées promptement.

L'encre est noire. Contenue dans une cartouche jetable en plastique, elle s'écoule à l'extrémité d'une pointe métallique légèrement arrondie, révélant un tracé ample. De cette opposition du blanc et du noir, du sec et de l'humide, naît l'écriture. Enfermée quelques secondes plus tôt au fond de lui, son idée vient s'étaler au grand jour en suivant un circuit nerveux et musculaire rigoureux qui, de la tête à l'épaule, se répand dans l'avant-bras jusqu'à la main, s'enregistre en caractères distincts sur le papier. Des caractères qui, au départ à l'état d'ébauche, deviendront un livre peut-être, un roman.

Théo trace chaque lettre parmi les vingt-six que compte l'alphabet, apprises une à une à la petite école auprès d'une religieuse attentionnée, d'une patience angélique. Elle lui a enseigné à former une boucle pour le « e », une barre sur le « t ». Il s'initiait, il était initié ! Apprenait la réglementation la plus rudimentaire du langage, les éléments premiers dont la fusion permet à la pensée – à l'émotion ! – d'être circonscrite en un espace donné. Chacune des lettres identifiable par une calligraphie et un son particuliers. Certaines qu'il affectionne particulièrement, le « L » si mélodieux, d'autres, plus inusitées, le « K », le « W », peu fréquents dans les mots de sa langue maternelle.

De la rencontre multiple de ces voyelles et consonnes mêlées *ad infinitum*, surgit une représentation visuelle appropriée de l'œuvre écrite. De ces mots courts ou longs, simples ou complexes, avec leur fonction d'identifier une réalité, de souligner une action. C'est là affaire de convention, de sorte que le mot « action »,

du genre féminin, désigne « ce que fait quelqu'un et par quoi il réalise une intention ou une impulsion ». Dès lors, la première lettre de l'alphabet, suivie de la troisième et de la vingtième, auxquelles succèdent les neuvième, quinzième et quatorzième, s'avèrent un graphème porteur d'un sens admis par tous.

Théo détourne la tête, considère au-dehors l'agitation bruyante de la rue par-delà le portail étroit de la cour. Les gens plus ou moins pressés, la circulation des voitures, minutée, efficace. La rivière aux reflets argentés, aperçue auparavant, n'est plus là. Elle n'existe pas en fait. Il ne l'avait que souhaitée, imaginée. Il sait que, grâce à l'écriture, il pourrait la faire revenir. Également le cycliste musculeux. Il dirait la transparence de l'eau, sa limpidité, le bruit des vagues sur la rive escarpée, le sentiment de quiétude que cela procure. Ce cours d'eau est un leurre, une fiction romanesque. Ainsi, il a la possibilité de prendre ses rêves pour du comptant, de créer des rivières qui n'existeront jamais que sur papier. Mais alors, qu'est-ce que le réel ? Ce texte qu'il poursuit a-t-il quelque véracité ? Certes, des gens liront les mots qui font avancer le récit, corroborent des faits, les orientent dans une direction. À l'instar de la rivière et de son passage éphémère entre l'amont et l'aval, entre la montagne et le fleuve, ce texte ne serait-il qu'un artifice déployé entre les frontières ténues de la vérité et du mensonge ?

La musique résonne de nouveau. Le monde, les objets se réinstallent autour. Théo observe le tableau accroché au mur en face de lui, une œuvre ancienne où une *Madone à l'enfant* trône au milieu d'un paysage antiquisant. La majesté de la vierge, la couleur bleue de son vêtement, la structure pyramidale de la composition, les obliques de l'architecture qui convergent vers la scène centrale et la mettent en relief, tous ces éléments visuels ne relèvent-ils pas de l'art du trompe-



l'œil ? Ils sont universellement reconnus comme tels : des clés pour nous aider à percer un mystère divin. Et comment ne pas y croire ? L'apparence est parfaite ! L'image s'étale devant nous, convaincante : le modelé subtil des chairs, le côté hiératique des personnages, les jeux d'ombre et de lumière. Pourtant, tout est faux dans ces formes se découpant sur un fond. Le peintre aurait-il déjà vu cette mère-là et son fils ?

Et ces mots qui se détachent sur le papier... Cela a-t-il quelque lien avec la vérité ? Ou n'est-ce là qu'un mirage ? Constamment les choses se transforment, tendent à disparaître. Le murmure de la rue s'apaise, se dissipe. Avec le temps, de fines craquelures ont envahi le drapé du manteau marial. Bientôt le jour s'estompe et l'on ne distingue plus de la rivière que de fines rides à la surface. Le cycliste s'est rhabillé, est reparti. Ce texte passe, ira peut-être rejoindre les autres dans le tiroir, avortés. Aura-t-il une continuité, des prolongements ?

Le violoncelle s'est tu. Le disque tourne à vide, émet un grincement lancinant, hypnotique. Théo se laisse bercer par ce bruit, songe qu'il pourrait se lever, choisir une autre pièce musicale, de Ludwig van Beethoven cette fois. Il pourrait amorcer un autre récit, suggérer un sous-bois tranquille et odorant où des amants sont enlacés, une cour d'école grouillante d'enfants espiègles. Ou un peintre devant son chevalet, ébloui par les reflets changeants du crépuscule. La scène pourrait se dérouler au tournant du siècle dernier et le peintre serait Cézanne, et la montagne, celle de Sainte-Victoire, la rivière, celle des *Grandes Baigneuses*. Ou un Manet fixant sur canevas les personnages ambigus du *Déjeuner sur l'herbe*, la nudité arrogante de la femme à l'avant-plan, le contraste violent des couleurs suscitant les plus vives polémiques. Tous ces maîtres à penser qui, par l'intelligence et la nouveauté de leurs œuvres, le rejet

d'un académisme désuet, ont annoncé les premiers moments de la modernité. Il songe à cela. L'ombre d'un sourire flotte autour de ses lèvres entrouvertes...

Ou bien carrément mettrait-il en veilleuse ses réflexions – oiseuses peut-être ? – sur le sens de la représentation, cesserait-il d'interroger le médium lui-même et, emporté dans les débordements de son imagination débridée, s'aventurerait dans une épopée palpitante aux multiples rebondissements, capable de tenir le lecteur en haleine. Un méchant loup au pelage roux, tapi à l'ombre d'un bosquet, dévorerait une fillette toute rouge et verte de peur. Un terroriste libyen, grenade en main, avançant à pas feutrés sous une fine pluie acide, s'apprêterait à faire exploser le repaire démasqué de l'espion Robin des Bois, devenu agent double à la solde de la CIA. Un homosexuel notoire atteint du SIDA, saint Sébastien ligoté à un arbre mort, criblé de flèches par des guérilleros sans scrupules, recevrait les foudres hargneuses de la rumeur publique. Tandis qu'une armée d'assistés sociaux et de chômeurs humiliés achèverait de s'entredévorer, parquée dans un enclos sur les rives goudronnées et visqueuses d'un lac pollué, au vu et au su d'une peuplade d'autochtones à plumes assoiffés de vengeance, le poing levé au ciel, prêts à déterrer la hache et à s'élancer sur les sentiers de la guerre. Plus loin, un roi-nègre, président à vie déchu de son trône, s'exilerait dans un paradis fiscal en roulant sur l'or dans sa lourde voiture blindée. Il écraserait en passant une bande d'Éthiopiens décimés qui, l'estomac dans les talons, ventres affamés n'ayant plus d'oreilles, mordraient la poussière. Un dissident soviétique, contaminé jusqu'à l'os par la radioactivité, trouverait refuge à l'Ouest, épouserait en grandes pompes une ancienne actrice de cinéma qui, emmitouflée dans un vison sauvage somptueux, aurait délaissé la cause des bébés phoques

pour celle des bébés tout court. Ensemble, ils joindraient les rangs d'un groupe de fanatiques brandissant pancartes et banderoles, scandant des chants funèbres et des jurons obscènes, et brûleraient l'effigie d'un Morgentaler épuisé de tant de luttes et de procès stériles. La forêt boréale, déclarée zone sinistrée, serait entourée d'un cordon impressionnant de policiers de l'escouade anti-émeute, manipulés par des têtes corrompues dont l'organisation serait infiltrée par les chefs sanguinaires de la Cosa Nostra sicilienne. Ils donneraient l'ordre de n'intervenir sous aucun prétexte, laissant les combats s'amplifier d'eux-mêmes, se poursuivre l'escalade de la violence et la prolifération des armements stratégiques, au profit de leurs seuls intérêts financiers. Quelques astronautes audacieux réussiraient à prendre la fuite dans une fusée nucléaire. Mais celle-ci, peu après le décollage, exploserait en plein vol. On aurait dépêché de téméraires journalistes et reporters occidentaux, avec l'arsenal le plus sophistiqué des médias électroniques. Du balcon de leur hôtel cinq étoiles, ils filmeraient la scène afin d'alimenter de documents-chocs le bulletin de nouvelles du soir. À l'heure dite, des millions de familles planétaires, confortablement installées dans leur *living-room*, ouvriraient leur téléviseur et pourraient se repaître à satiété des horreurs de ce monde, plus raffermies que jamais dans leur bonne conscience, leur impuissance et leur *happy way of life*. Rassurés par le sérieux d'un speaker cravaté tiré à quatre épingles, passionnés par le reportage enlevant d'un correspondant à l'étranger, bouleversés par les poignantes confidences d'un témoin oculaire, une transplantée cardiaque toute récente, les spectateurs iraient dormir en paix, trouver un repos bien mérité...



Abîmé dans ses pensées, Théo songe à cela. L'ombre d'un sourire flotte sur ses lèvres entrouvertes. Il y songe et fonde des espoirs...

*Au début du dixième chapitre du livre lu, sur une chaise longue au bord de la mer, dans le bruit incessant des vagues, du ressac des vagues se fracassant, il est écrit que le directeur du Cercle européen et le vice-consul de France à Lahore sont assis à une terrasse. La terrasse donne directement sur le Gange. Ni l'un ni l'autre ne joue aux cartes, cela est précisé. Plutôt, ensemble, ils parlent. Le directeur dit qu'il est arrivé dans le pays il y a vingt ans.*

*Cela aussi, il dit : son regret de ne pas savoir écrire. Immense, son regret, on le devine sous les mots. Parce que tout ce qu'il a vu, entendu durant ces années, quel roman cela aurait fait ! Toutes ces choses vues, dit-il, entendues par lui.*

*Ensuite, c'est le vice-consul qui questionne le directeur afin d'en apprendre davantage sur Anne-Marie Stretter, sur les amants qu'elle a. Ce qu'il sait de ça, lui, le directeur du Cercle, ce qu'il a vu, entendu. Ce qu'il peut en révéler.*







## Chapitre 6

DANS SON APPARTEMENT de la rue Milton, François était exaspéré, envahi d'une sourde colère.

— Le beau linge ! Le beau linge ! Ça veut dire quoi au juste du « beau linge » ?...

Depuis une heure, il s'affairait, fouillant dans sa garde-robe, retournant ses tiroirs les uns après les autres, les laissant sens dessus dessous. Pull-overs, chemises de toutes les couleurs gisaient sur le lit, sur des dossiers de chaises, par terre, partout. Il essayait un vêtement puis le trouvait inadéquat, l'enlevait aussitôt, le jetait au loin d'un geste impatient. Enfilait un pantalon, un autre... Maintenant il était à bout, la mine renfrognée, décida de s'arrêter pour souffler un peu et remettre ses idées en place.

Il quitta la chambre brusquement, se versa un verre de xérès et se cala dans le divan de velours amande. Il tenta de faire le point, allongea le bras, saisit le magazine qui traînait à ses côtés. Pour la centième fois, il relit l'annonce en question, le fameux numéro 4895-30 Mtl.

François n'était pas très friand de ce genre de lectures, de ces courriers de rencontres qui emplissent les dernières pages de certaines publications spécialisées. C'est pour une toute autre



raison qu'il l'avait achetée : un reportage sur l'écrivaine Julie Stanton qu'il affectionne particulièrement. Au final, l'article s'était avéré fort mince. Avec un sentiment de déception, il avait abandonné la revue sur la table basse du salon. Il l'avait reprise le lendemain et, tombant sur les pages d'annonces, s'était mis à les parcourir en diagonale.

L'une d'elles avait suscité son intérêt. La manière à la fois sympathique et amusante qu'empruntait l'auteur pour se décrire, la sensibilité qui se dégageait du court texte, et la description du type de candidat recherché par l'inconnu l'avaient intrigué. Stimulé par un goût d'aventure, seul depuis sa rupture avec Théo, après tout de même de longues hésitations, il s'était résolu à répondre. Sa missive était brève, s'appliquant à fournir à la fois un minimum et un maximum de renseignements sur lui. Souvent, il faillit déchirer le tout, trouvant cette démarche candide et futile. Il avait finalement cacheté l'enveloppe et, dans un ultime effort, s'était rendu à la poste, laissant glisser la lettre dans l'ouverture de la boîte rouge. Il remettait son sort entre les mains du destin, se répétant que, de toutes façons, l'autre ne répondrait pas, que ce n'était là qu'un jeu, que...

François avait d'ailleurs oublié toute l'affaire quand il reçut un appel téléphonique. Il mit quelques secondes à comprendre qui était au bout du fil. *Qui, dites-vous ? Oh oui !, le matricule 4895-30 Mtl ! Heu !...* Celui-ci affirmait avoir bien eu son mot, l'avait trouvé... délicieux, et peut-être pourraient-ils se rencontrer !

Sans vouloir se l'avouer, François était curieux d'en savoir davantage. La voix de l'interlocuteur s'était révélée cordiale, la conversation s'était déroulée simplement, entrecoupée de rires. Une à une ses réticences étaient tombées, et c'est même lui qui fixa au lendemain l'heure et le lieu du rendez-vous... histoire de bavarder un brin, de faire plus ample connaissance.

Alors, comme pour reprendre confiance, comme pour tenter de lire entre les lignes, il avait parcouru une fois de plus le minuscule paragraphe encerclé d'un trait noir. Ce bout de phrase l'avait soudain frappé... *aimant les voyages et la musique classique, adorant le cinéma, la bouffe et le beau linge!* Le beau linge, avait-il murmuré entre les lèvres, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire? Le cinéma et les voyages, oui bien sûr! La bouffe, passe encore! Mais le beau linge?... Inquiet tout à coup de l'allure qu'il devait privilégier, n'ayant aucun indice sur lequel s'appuyer, se hasardant jusque sur le balcon pour vérifier si le temps n'était pas à l'orage et constatant que ce n'était ni trop chaud ni trop frais, ne sachant plus où donner de la tête, il avait commencé à chambarder les tiroirs de sa commode!...

Toujours étendu sur le canapé, entouré d'une pile de coussins, jambes écartées, redressant un peu la tête, il jeta un coup d'œil à la dérobée, revit le désordre ambiant. Ses vêtements étaient là autour. L'idée lui prit d'en faire un paquet, de le ficeler et de le balancer par la fenêtre!

Il se leva, remplit son verre. Passant devant la glace, il remarqua son sous-vêtement mince et moulant, l'enleva, alla s'allonger de nouveau. Le tissu du sofa était chaud, voluptueux, presque caressant. Il se sentait bien, détendu. Sa décision était prise : il n'irait pas à ce rendez-vous! Tant pis! Le beau linge! Le beau linge!

François s'attarda ainsi, oubliant les heures qui passaient. L'alcool avait commencé depuis longtemps à lui tourner les sens. Indolent, il laissa sa main errer tendrement... tandis qu'une pensée remontait parfois, celle d'un inconnu qui, dans ses plus beaux atours, attablé à la terrasse du café Cherrier, perdu au

milieu d'une clientèle indifférente, attendait peut-être encore une... carte de mode qui lui avait fait faux bond !

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Au dixième chapitre, encore, du livre emporté chaque jour à la plage, poursuivi chaque jour entre les baignades dans la mer Atlantique, on mentionne que, sortant de l'assoupissement alcoolique dans lequel il a sombré, le directeur du Cercle est maintenant prêt à écouter une autre confidence du vice-consul. Celui-ci dit :*

Je me suis efforcé d'aimer à plusieurs reprises des personnes différentes, mais je ne suis jamais parvenu au bout de mon effort. Je n'ai jamais été hors de l'effort d'aimer, vous comprenez, directeur ?



## Chapitre 7

**MAINTENANT** qu'il se retrouve seul, sans partenaire complice auprès de lui, sans amours pour tout dire – lui qui a connu celles des unes et des autres, des femmes et des hommes – et parce qu'il pressent que ce seuil de la quarantaine est une étape décisive, Théo, assis à sa table de travail, entend consigner les remous de cette période, confiant qu'un journal intime ne sera pas uniquement un rappel de ses actions et réflexions, un double plus ou moins conforme, mais bien un facteur déterminant de croissance, d'orientation : un rituel purificateur.

Au détour des mots, faire sortir, propulser ce sentiment qui l'habite. Par cet éloignement et cette distanciation, ce détachement, la réalité est alors perçue à travers un filtre, une grille. De celles qu'utilisent les peintres afin de transférer un dessin dans une dimension plus vaste, rapportant à l'échelle, dans chaque carreau, l'équivalent – devenu presque abstrait – de l'image initiale. Ou celles servant à tracer de savantes perspectives où les motifs s'alignent vers un point précis de convergence qui fixe avec rigueur l'emplacement de chaque élément.

Voilà ce qu'il projette de réaliser dans son journal. Depuis quelque temps, une nouveauté s'impose à lui, un essor. Il suffirait d'être à l'écoute, de s'y soumettre. Suivre ce maître,



se plier volontiers à son enseignement, sûr d'être sur la bonne voie, de se diriger quelque part, ne sachant pas où au juste.

De s'arrêter à cette heure matinale, d'esquisser un premier jet, déjà il ressent un début de paix, de confiance. Voulant éviter de conférer à ses pages un caractère trop anecdotique, il décide de tenir non pas un journal de l'instant présent, mais de la veille. Le journal de la veille, celui d'hier. Ainsi, il concentrerait sa pensée et sa mémoire sur des faits atténués, mûris, la *nuite portant conseil* établissant au sein de cet enchaînement morcelé, une hiérarchie, un partage plus adéquat entre l'important et l'accessoire.

La procédure, toutefois, ne semble pas aussi aisée qu'il l'avait crue. Théo griffonne quelques notes, déroule dans son cerveau le fil de ce mardi, n'y voit rien de déterminant qui justifie d'en garder la trace, d'en marquer l'empreinte. Qu'était-il survenu de remarquable qui vaille la peine d'être ressuscité, évitant que ça s'enfonce à jamais dans les méandres du temps ? Peu de choses, en vérité, méritaient qu'on les retienne. Cela le désespère sur le coup, fait monter une inquiétude. Certes, il s'était rendu à tel endroit, avait croisé telles et telles gens. Mais rien de tout cela ne s'imposait de façon évidente, ces situations portant en elles leur propre signification, leur justification. Ce 25 août avait été sans rebondissements, s'était déroulé sans qu'il se soit attaché à quoi que ce fût de particulier, posant les gestes les uns après les autres, les laissant se dévoiler d'eux-mêmes, en accord avec le moment présent. Des rendez-vous avaient été prévus, il les avait honorés. D'autres faits avaient été le fruit du hasard, il s'était ajusté à eux spontanément. Ainsi, cette journée avait eu sa part de responsabilités et d'aléas dans un dosage parfait, un heureux équilibre. N'était-ce pas là l'image même des jours : une alternance de devoirs et de coïncidences ?

Théo essaie de se concentrer sur un incident majeur, susceptible d'être détaché du lot. Il nage dans l'imprécision et cela le déroute. Ce bien-être d'hier n'était pas, assurément, un phénomène négligeable, mais il y avait quelque chose d'un peu plat à simplement noter le bonheur. Il lui était sûrement arrivé... autre chose dont il ne parvenait pas à se souvenir. Il y réfléchit, ne trouve pas. Une journée pleine, sans faille et sans résonance ! Voilà ! La grille du dessinateur lui revient à l'esprit. Force est d'admettre qu'aucun épisode n'a été plus important qu'un autre. Même ceux qui semblent moins riches ont eu leur intérêt : des espaces de transition entre ceux plus intenses.

Allait-il donc débiter ce journal en ne consignant que la... joie tranquille ? Tracerait-il la première phrase de la première page du premier jour avec ce simple commentaire : *Hier fut une journée parfaite et heureuse !* Cela était sans intérêt aucun. Car la béatitude étalée, fût-ce celle d'un seul jour, avait quelque chose d'inconscient, de déplacé dans la conjoncture actuelle. Les guerres fratricides pullulant à travers le globe, le décrochage scolaire des jeunes, la pauvreté galopante, tapageuse qui hante et pourrit le cœur des villes.

Ce journal s'amorçait de manière surprenante. Le trouble que cela lui cause, l'insécurité de se lancer dans une entreprise différente de ce qu'il avait anticipé, ce trouble peu à peu cède la place à de la liesse. Il écrit et retrouve, comblé d'aise, le plaisir de la veille. Il pose sa plume quelques heures plus tard, imaginant déjà le plaisir des prochains jours à retravailler ces ébauches. Le texte devient exigeant, douloureux et survolté comme une passion amoureuse ! Vaquant à d'autres occupations, Théo se voit nuancer une phrase, compléter un paragraphe, le rendre plus dynamique. Un dialogue s'établit pour parvenir à dire juste. Un éveil, une vigilance.

Puis, le texte s'achève, prend son autonomie. Le stade final où il n'y a plus d'ajouts possibles. Il se détache, s'éloigne...

Mercredi

Hier fut une journée parfaite et heureuse ! Debout de bon matin, j'ai rédigé les premières pages de mon journal. Ce fut difficile au début car je ne trouvais rien à reprendre de ma journée de la veille. M'y suis tout de même astreint, et un phénomène bizarre est apparu. Les mots que j'alignais allaient souvent beaucoup plus loin que ceux dictés par ma pensée. Il n'y avait pas de réelle similitude entre les signes se déroulant sous mes yeux et ceux que je voulais inscrire. Ma plume courait constamment en avant, plus vite que ma volonté, prenait de multiples directions, imprévues, imprévisibles ! Elle semblait guidée, entraînée par une énergie mystérieuse.

J'ai d'abord résisté à cet impératif, puis j'ai fini par dépasser la peur, me laisser aller à cette errance, jusqu'à être emporté par elle. L'écriture sortait de moi et je n'avais aucune prise sur elle. Quelqu'un d'autre agissait, ma main n'étant plus qu'un intermédiaire docile devant cette force étrange et indomptée. Deux personnes, alternativement, remplissaient le cahier. L'une, familière, transposait les idées surgies de mon esprit ; l'autre se... servait de moi pour écrire ! Je fus projeté longtemps dans ce tourbillon, j'en ressortis essoufflé mais détendu, soulagé d'un poids, émerveillé de m'être hasardé dans des régions méconnues.

Plus tard, dans l'après-midi, alors que j'étais occupé à d'autres activités, mon cerveau était constamment attiré vers ces pages. La nécessité d'y revenir pour retrouver la joie, la faire durer. Et ma foi, j'ai cédé à la tentation, n'ai eu de cesse de les relire, de jouer avec elles, retranchant ceci, défaisant cela. Ce sont d'ailleurs les moments que je préfère dans l'écriture : la manipulation des mots une fois qu'ils ont été jetés d'un trait rapide, presque instinctif, et que j'y retourne pour voir, revoir : rassembler, synthétiser, provoquer une issue. À cet égard, ce journal est peut-être à l'image de mes quarante ans ? Un âge que l'on dit crucial, investi d'une charge si lourde, presque dramatique, et qui l'est certainement, mais qui, pour moi, correspond aussi à une renaissance. Beaucoup d'expériences ont été vécues, l'heure est venue d'en faire la somme. Bon nombre d'entre elles, perçues jadis comme insignifiantes, se révèlent tout à coup vitales ! Un mélange de devoirs et de coïncidences. Être ballotté entre ces deux pôles...

Ma vie, à l'instar de ce journal, est un essai. J'ai connu des femmes, quelques-unes m'ont aimé. J'ai aimé certains hommes et certains me l'ont rendu. Voilà le bilan. Aujourd'hui, personne. Me retrouve seul, parfois désespéré. Comme à vingt ans lorsque j'errais en somnambule à travers la ville à la recherche d'une identité, d'un lieu quelque part dans ce... tissu urbain. Le monde a changé. Beaucoup des phénomènes actuels ne me touchent pas, ne me concernent pas, n'ont aucune racine en

moi, ne prolongent rien de ce que je suis, de ce que j'ai été.

J'aime créer et je rédige ce texte. Une succession de fragments qui, mis ensemble, constitueront un tout. Sans autre fin que celle de la dernière ligne quand, probablement, je parlerai d'une piscine où je vais nager. L'écrit sera alors abouti, le poserai devant moi : une partie détachée de mon être muée en mots sur des feuillets. De la même façon qu'on observe sa photo de première communion, à six ans, qu'on tente de saisir, de se remémorer. Où est ce garçon d'autrefois ? Ne reviennent que de l'épars, du discontinu, sans relation avec aujourd'hui. À quoi nous rattache la mémoire ?

Ce journal retrace des souvenirs et à la fois participe du présent. Je me rappelle des instants passés, les enregistre sans pouvoir détecter de connexions entre eux, une contiguïté. Comme me reste inconnu ce qui tisse les jours, leur succession, par manque de recul sans doute. Un lien invisible d'où naît cette foi inébranlable qui pousse à tous les héroïsmes, à toutes les audaces, ou celle-là remplie de paix profonde. La plénitude d'être, de sentir la vie, d'y adhérer pleinement : un athlète au milieu de sa course, un moine méditant. Ou l'amour quand il nous éclabousse. Ou le sexe qui nous rejoint lointainement, par-delà l'impossible.

Aurais-je préféré être le père d'un enfant et, ce soir, me trouver auprès de lui et de sa mère, confiant, à veiller ? Au lieu de juxtaposer des symboles sur



une feuille blanche... Mais je pense à vous qui me lirez. Nous n'avons aucun lien de parenté, vous n'êtes ni ma fille ni mon fils. Cependant vous existez, je l'imagine. Cela me permet de continuer. Jeter des ponts avec l'intention de traverser chez vous, et que vous veniez à mes côtés. Un bref moment, un espace dans votre temps et le mien, une fraternité. Je tire des ficelles pour que tout ne disparaisse pas indéfiniment. C'est là mon unique pouvoir : inventer en nommant, amener à émerger, à apparaître sur un... libre parcours. J'aurais pu être un grand-père, inscrit dans cette filiation indissoluble, généalogique. Suis plutôt ici à essayer de faire durer. Essayer de conférer de la mémoire, de la partager. Faire offrande de ça, la mémoire...

Théo referme le cahier, reprendrait les pages demain : la constance. Maintenant qu'il se retrouve seul, sans partenaire complice à qui parler. Sans histoire. Sans histoire d'amour. Alors les mots, ne trouvant plus d'oreille où se poser, empruntant un chemin de traverse, coulaient de ses mains dorénavant.

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*L'objectif que j'ai de ce manuscrit, la raison même d'écrire : déblayer un espace dans votre temps et le mien, une fraternité.*



## Chapitre 8

C'EST APRÈS la récente rencontre avec François qu'était né ce début de phrase, banal à vrai dire, qui allait néanmoins tout enclencher : « Comme convenu au bout du fil... » Les mots s'étaient présentés mine de rien, avaient traversé l'esprit à l'instar de beaucoup d'autres. Mais ceux-là avaient maille à partir, revenaient à la charge, disparaissaient, réapparaissaient de plus belle, se lovaient autour de lui : un jeu de cache-cache, un essaim bourdonnant. Amusé, Théo les avait finalement inscrits dans son cahier, histoire de s'en débarrasser et d'avoir la paix. Lui trottaient d'autres plans en tête : se préparer notamment pour le vernissage. Et de fait, une fois consignée, *matérialisée*, l'amorce de phrase s'était volatilisée ; fini le harcèlement.

Plus tard, il repense à ces mots griffonnés à la hâte, s'empresse d'ouvrir le cahier afin d'en avoir le cœur net. Immédiatement le voilà pris ! L'engrenage se met en branle. Il décapsule sa plume et, sur-le-champ, sans même s'interroger, développe l'idée.

Il n'a rien prévu de particulier aujourd'hui. Dehors, une pluie fine tombe sur la ville. La rue est détrempée et les voitures émettent leur son caractéristique sur une chaussée mouillée. Théo cherche à le nommer avec précision, tend l'oreille, écoute attentivement, ne trouve pas le mot qui convient. Il pense à chuintement, à bruissement des pneus. Ce n'est pas tout à fait

juste. Un bruit dans ces zones-là, avec un accent en plus... Il décide de laisser tomber, de poursuivre. Sourit tout de même, considère l'incident significatif : être bloqué de la sorte par une maladresse, une incapacité à désigner. Il ne se démonte pas, se dit que l'écriture est un apprentissage comme un autre : faire ses gammes, s'entraîner et, à force de ténacité, viendront les termes adéquats.

Depuis le matin, la maison est calme, recueillie. Il ouvre la radio, laissant planer dans l'air un fond de musique classique. L'émission cède bientôt l'antenne à une chronique de disques où l'animateur intervient sans arrêt, ce qui l'empêche de se concentrer. Retour au silence, il travaille. Fatigué d'être assis, il remet un peu d'ordre autour de lui, arrose les plantes, l'amaryllis tango qui est une merveille. La journée reste d'un gris homogène, si bien qu'on n'a aucune notion du temps. Théo consulte sa montre. Trois heures ! Six heures d'affilée qu'il est rivé à son poste ! Va-t-il s'attarder longtemps sur cette lancée ? Il y a de la fébrilité, de l'excitation, suivie d'une certaine crainte maintenant, celle de devoir s'arrêter et... d'affronter le reste de cette journée. Qu'allait-il entreprendre s'il mettait un point final ? Téléphoner à sa vieille amie septuagénaire, lui rendre visite, jouer aux cartes, souper avec elle ? Acheter le journal, comme à son habitude le samedi, parcourir la section des arts, essayer le mot croisé ?

Rester avec le dilemme irrésolu. La frousse soudain que les mots ne viennent plus. Jamais il n'est allé si loin, d'un seul jet : plus de vingt pages d'une écriture serrée, nerveuse. Comment les percevra-t-il lorsqu'il y reviendra ? Un brouillon digne de rejoindre la multitude des autres dans les tiroirs, auxquels sans doute il faudrait donner suite ? Mais là, des embryons informes, sans vie réelle. Un élément nouveau cependant : pour

la première fois, il a du temps à lui, tout son temps. Il pourrait donc, s'il le désire, viser plus haut : un roman, par exemple, dans lequel se fondre avec passion. Un vrai livre ! Commencé bien tard, assurément, à l'âge où la plupart des gens... S'embarquer malgré tout, honnêtement, accepter de se mouiller.

Théo se souvient de cet article où un critique littéraire reprochait à des débutants de ne faire que des autobiographies déguisées. Il avait alors imaginé écrire sur un thème qui ne le concerne pas directement, une fresque historique dont l'action se situerait au XVII<sup>e</sup> siècle en Nouvelle-France, axée autour du personnage de Madeleine de Verchères. La formule, au départ, le stimulait : un défi de taille, une gymnastique salutaire. Durant des semaines, il harcèlera les libraires, les bibliothécaires, rassemblera une imposante documentation sur les mœurs de l'époque, l'héroïne elle-même. Entamera la rédaction, à l'aveuglette, sans plan directeur, s'inspirera d'épisodes réels et *fictionnera* autour, y mettant du sien malgré tout : une allure poétique. Un premier chapitre est bouclé. Le voici qui s'essouffle, entrevoit brutalement l'énormité, la complexité du travail. Il voyait là un exercice de pure écriture, assuré qu'en réussissant pareil exploit il pourrait s'atteler à n'importe quoi d'autre. La naïveté ! Incapable de reprendre le projet, il le mettra en veilleuse. Les notes, le manuscrit gisent maintenant dans la chemise cartonnée. Il leur jette parfois un œil torve, sait qu'il n'y touchera pas, qu'ils sont condamnés.

Des semaines d'effort pour un filon stérile...

Aujourd'hui, surviendra-t-il un même abandon forcé ? S'il referme le cahier, range le dictionnaire Lexis et la grammaire française fondamentale, est-ce qu'il... ? Ce roman naîtra-t-il un jour ? L'excitation est à son comble certes, mais justement ne

doit-il pas se méfier? Cette histoire de François est-elle pertinente? N'est-il pas en train de s'enliser dans le piège dénoncé par le critique? En train d'écrire sur la neige?

La vanité de tous ces questionnements. Ne plus tergiverser. Partir de soi, il n'y a pas d'autre voie. Le seul point de vue possible, le point de départ, quitte à s'appesantir quelquefois. Car Madeleine de Verchères, car les éminents critiques...

Théo doit s'arrêter là, se soustraire à l'ensorcellement. Une halte, courir le risque et... continuer cette journée déjà avancée. Il y a la foi, le feu sacré. Alors à plus tard, le nouveau déferlement. Bon, c'est samedi, seize heures...



Le lendemain, la nécessité est inchangée, intacte; tombent les appréhensions. Il n'entend pas laisser les mots se dérouler de la sorte derrière son front, rêver plus longtemps qu'il écrit. Se lève d'un bond, enfile un peignoir, se dirige illico vers la fenêtre, remonte le store de papier accordéon, un souvenir de l'époque de François... L'époque où ils viennent d'emménager, courent les quincailleries, les magasins, entrent dans cette boutique d'importation : de la vaisselle, une corbeille à papiers, divers accessoires. Ils installent le nid douillet, les mille petits riens pour dorer les jours, un couple heureux. Ils ont l'audace, la témérité, cohabitent dans un minuscule logement, dorment dans les bras l'un de l'autre, se réveillent pareils. S'aiment en ce vase clos, s'en donnent à cœur joie, s'apprivoisent, s'ajustent, s'équilibrent, se complètent, en harmonie. Tout va de soi, pour le mieux dans le meilleur des mondes, paraît éternel. Une autre



tournure puisqu'ils sont deux : une répercussion perpétuelle. La vie partagée dans ses moindres replis, jusqu'aux moindres détails. D'ailleurs il n'y a plus de détails, rien qui ne soit révélateur, ne dévoile l'autre. Un bruit, l'objet le plus anodin, tout le divulgue, le proclame. Les corps sont enhardis d'échanger tant d'énergies : creusets de tant de pulsions recommencées. Ils deviennent d'augustes devins, des aruspices. C'est le temps des récompenses, des prix de fin d'année à l'école. Ils sont comblés, en reçoivent plein les bras. Avec ça, les grandes vacances imminentes, un prélude à...

Mais les grandes vacances s'achèvent aussi, un beau jour, un mauvais jour. Il y a l'érosion, l'usure. Ils redescendent sur terre, affrontent le quotidien, les questions quotidiennes, envahissantes et maléfiques. Elles prennent de l'amplitude, chassent la magie. La machine s'enraye. Tout n'est plus rose et se relativise : regarder les choses en face, celles reléguées aux oubliettes, les sortilèges et les cruautés. Des difficultés se présentent, menaçantes, qu'on n'aurait jamais soupçonnées. Le problème de l'argent, par exemple, qui fait défaut. François est sans travail, survit de maigres prestations de chômage, criblé de dettes, de prêts étudiants à rembourser, de cartes de crédit aux taux d'intérêt exorbitants. Lui, il vient de se recycler : retour en classe pour des études universitaires.

Viennent des heures où l'amour ne suffit plus, ne suffit plus à la tâche. Ils essaient de ne pas y penser, inventent des fables pour l'avenir, des fabulations. Ces indigences les minent à la longue. Ne jamais joindre les deux bouts, la petite misère. Elle les recouvre comme une poussière. Ne pas pouvoir s'évader du train-train, voyager, s'offrir un tant soit peu de luxe, de fantaisie, d'humour, de légèreté. Coincés dans cet espace, ils se rabattent sur eux-mêmes, se replient, étouffent sous les décombres. Où

sont-ils ? Où sont les confiances assurées que pour eux ce serait unique, différent ?...

Théo revoit cet après-midi d'octobre. Le temps est splendide, bouleversant. Une journée de grâce ! L'une des dernières avant les grandes froidures : l'air subtil et délicat, un air d'été mais avec des bouffées d'odeurs fauves s'exhalant de la terre. Il va flâner au parc, se glisse dans l'herbe, s'adosse à un arbre, le goût du soleil, de la lumière satinée, liliale. Il joue à être phyllomancien, à deviner l'avenir dans le balancement des feuilles.

Une silhouette se découpe au loin, grandit, se précise. Théo la reconnaît bientôt : un type rencontré chez des amis communs. Les choses en étaient restées là : un fruit pas encore mûr. Il le devient aujourd'hui, le fluide passe, se transmet. Une échéance. Ils sont assis coude à coude, bavardent, croquent dans le fruit d'or, découvrent le pommier, le verger tout entier, le paradis même ! À belles dents, la bouche gourmande. La faim, la soif, ils s'enivrent à satiété. Se donnent rendez-vous pour le soir.

Voilà ! Aussi simple ! Un plaisir édénique ! Pratiquement rien, un jour de semaine : la précipitation, l'échouement. Leur première nuit, une autre, d'autres. Le temps file en flèche à se raconter, à s'enlacer : rattraper les années de tendresse perdues, se remettre à jour avec son corps distancié. Trouver la bonne façon, la bonne vie large et ronde. Puis, la tentation d'un appartement, un lieu pour eux, sacré, un sanctuaire. Ils cherchent, arpentent les rues, le trouvent. N'est pas très grand, pas très cher, il conviendra. Ce n'est pas le Pérou mais on s'accommodera, on sera ensemble. La folle passion, englobante. Le... néo-romantisme ! On rénove, on rafraîchit, on met de la couleur, et le tour est joué. Le pas franchi est considérable, leur repaire. Ils sont éperdus !...



Théo pose sa plume, observe autour de lui les ultimes vestiges de ce temps-là. Un store en papier, jauni, qu'il aurait dû remplacer depuis belle lurette. Les murs de la chambre peints en orange brûlé, une teinte qui ne convenait pas, rapetissait la pièce. Un paravent à l'entrée afin de camoufler l'affreux chauffe-eau installé là par le propriétaire à défaut d'avoir pu lui trouver un endroit plus convenable, plus discret. Une commode que François devait venir prendre plus tard, reléguée au fond du placard. Ne reste que cela, du dérisoire, du détérioré. Oubliés dans un tiroir, quelques feuillets froissés que François a remplis, certains soirs de tristesse, de mésentente. Encre turquoise sur papier gris. De gentils présents pour... entretenir la flamme : une écharpe, un livre de Louise Dupré, une eau-forte signée Édouard Lachapelle.

Sans doute une question d'âge entre eux, une dizaine d'années ? Hypothèse plausible qui expliquerait les différences de mentalités. Un comportement qui, chez Théo, se situait à un autre niveau. Grand, costaud, il donnait une impression de quiétude, de pondération. Une réserve que l'on pouvait confondre avec de la froideur. Ce n'était pas là un déguisement, une volonté de dissimuler, mais sous cette écorce un peu rude, il y avait effectivement comme une gêne, une retenue du cœur. Et puis, il était avant tout un homme de travail. Sur ces rivages il trouvait sa force, en inventant s'inventait lui-même. De cette façon aussi, il créait l'autre et pouvait l'aimer. Sinon, dans la routine et la répétition...

Mais il y eut cet automne-là. Des printemps et des étés, qui furent des saisons amoureuses...

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Dans le livre continué assidûment d'être lu, face à la mer l'après-midi, en cette lumière-là océanique, à l'ombre de cette lumière, sous les palmes, à un certain moment Peter Morgan se met à parler du livre qu'il écrit sur le sujet de la mendiante folle qui rôde dans Calcutta, celle qui a été chassée du foyer familial, qui a vendu son nouveau-né. Il dit, Peter Morgan, qu'il voudrait la montrer en train de marcher, exilée, insisterait là-dessus, marchant vers le soleil couchant.*

*Elle marcherait, dit il, et la phrase avec elle...*

## Chapitre 9

UN JOUR qu'ils marchaient tous les deux sous un soleil radieux, cela lui était venu d'un coup, éclairant l'intérieur de son cerveau : il ne l'aimait plus ! La vision fut instantanée, l'espace d'une fraction de seconde, une lame de fond. Un immense soulagement s'empara de lui. L'émotion s'effaça aussitôt.

Ils sont sur une avenue bordée de chênes grandioses. Très haut les branches se déploient, les cimes se rejoignent, donnant l'impression d'avancer dans la nef majestueuse d'une cathédrale gothique. Le feuillage, en cette fin d'été, s'est coloré de vert sombre, de vermillon. François continue d'écouter Théo, avec cette conscience aiguë à présent qu'entre eux c'est terminé parce qu'il ne peut plus rien pour lui, ne peut rien changer. Ajusté au rythme de ses pas, il se sent détaché, immuablement...

Au début de leur rencontre, pourtant, les premières craintes dissipées, ils s'étaient ouverts à cette aventure longtemps espérée, se métamorphosaient à leur contact mutuel, réinventant leur vie à tout instant. Ils devenaient maîtres d'eux-mêmes et de leur sort, en même temps que dépassés par les circonstances. Des zones entières de leur être se libéraient à la lumière, à la connaissance. Ils étaient grandis de cette rencontre, animés d'une foi inaltérable. Se sentaient littéralement naître, renaître, pris de vertige.

L'union parfaite, l'amitié, les ressemblances, les différences s'ajustant, entremêlées, un sentiment de complétude. Théo possédait un certain goût du risque qui manquait à François ; lui, de l'entregent, une facilité d'adaptation. La pure réciprocité ! Cela correspondait à merveille, s'emboîtait ! Le rythme de leur corps aussi s'accélérait. Dans les rapprochements physiques, la volupté les enflammait jusqu'à rendre leur pensée plus limpide, clairvoyante. Toute situation, prévue ou non, devenait une occasion de se rapprocher.

Même cette brûlure intense jaillissant parfois devant l'ampleur du bonheur, même cette brûlure, lorsqu'elle se manifestait et qu'ils la partageaient, les unissait. Une fois disparue, l'étreinte s'intensifiait, se faisait plus forte, l'abandon à l'autre plus entier. La douleur, au passage, avait balayé une réserve cachée aussitôt remplacée par une fureur pleine, sans limites. Le retour à l'autre se produisait à travers des rêves fous, des projets démesurés : une vaste demeure avec jardin, l'avenir prometteur et serein.

Puis, des limites se dessinèrent, lointaines au départ, invisibles à leurs yeux embués d'illusions. Se formaient, s'accumulaient des embâcles qu'il fallait péniblement contourner. Aucun brandon de discorde apparent, seulement une mobilité s'estompait. S'ils étaient sûrs encore, ce n'était plus la certitude euphorique des premiers temps, mais celle qu'on a devant l'évidence acquise, quand celle-ci nous satisfait et nous immobilise. Ils n'étaient plus à l'affût. Des besoins distincts, urgents se manifestaient que l'autre ne pouvait plus satisfaire ; des attirances surprenantes, rendues impossibles à cause du partenaire devenu un obstacle. Ils laissèrent passer ces choses, encore confiants, ébranlés sans le savoir. Une frustration s'installa, une langueur qui se changea en lassitude. Le vent tournait, emportant les serments. Les vérités, jadis si prégnantes, devenaient ténues. Il aurait

fallu réagir mais ne le faisaient pas, vasouillaient. Jusqu'à cette léthargie dans laquelle ils s'enlisèrent pour s'immuniser contre cet effondrement progressif, se rendre insensibles à cette défaite annoncée. L'étau se resserra. Plus d'issue. Ils devaient tout détruire. François partit vivre ailleurs, rue Milton. Ils respiraient un peu et, pour un temps, avaient pu croire que c'était une décision sage, temporaire, que rien n'était perdu, définitif, simplement fallait-il aborder leur relation d'un angle neuf.

Mais d'autres intérêts, d'autres passions vinrent combler, envahir cette place que l'autre n'occupait plus. Sans vouloir l'admettre, François sentait son compagnon perdre de son ascendant, de son prestige. Jusqu'à l'étincelle, ce jour-là, dense comme un rayon laser, implacable, qui fit tout sauter. L'amour s'était désagrégé sous ses yeux, comme happé, sous ce soleil...

Ce n'est plus que souvenir aujourd'hui, mémoire élimée...

Ils sont sur l'avenue. François entend distinctement les paroles de Théo, en comprend la signification. Sans étonnement toutefois, sachant d'avance le son de sa voix. Théo est là tout près, mais François reste comme détaché, insensible. Les mots ne le bouleversent plus, s'écoulent avec les secondes et la distance. Il les laisse passer sans envie de les retenir. Ils stagnent derrière eux, au gré de leur avancée sur ce trottoir, sous cette voûte feuillue, baroque. Il se retourne et les voit, figés dans l'air.

Lui revient cette maxime entendue quelque part : *S'aimer, ce n'est pas se regarder, c'est regarder dans la même direction !* Lui reviennent des images de couples qu'il connaît, des couples tristes bien souvent. Celui-ci où le mec trompe sa femme depuis des lustres, à son insu apparemment. *Il faut bien que le corps exulte*, chantait Brel ! Celui-là où l'époux humilie sa conjointe en public. Ces

deux-là encore, attablés à la terrasse d'un café : lui, dévorant goulûment un sandwich ; elle, fumant cigarette sur cigarette. Près d'une heure qu'ils sont côte à côte, pas un mot entre eux, pas un regard. Lui, le front dans son assiette ; elle, les yeux dans le vague, absents, bien loin de là où ils se trouvent, au-delà d'eux, de ce qu'ils sont devenus, ce désastre.

Cela qu'on nomme la... solitude à deux. Pire encore, il paraît...

Du moins, se dit François secrètement, je n'aurai pas connu ces horreurs, ces simulacres de l'autre, ces tromperies. Du moins ça avec Théo, jamais.



## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Allongée sur une chaise placée de biais avec la mienne, plus proche de la mer, de l'écume bouillonnant à la crête des vagues, une femme lit un roman à succès. Relevant la tête, je vois le titre qui se détache en ocre sur le bleu sombre, délavé de la couverture. De même, les lettres du nom de l'auteur, tout en haut, blanches.*

*Ensuite, s'évanouissent cette femme concentrée à lire, et le reflux de l'eau océanique, et le bouillon blanc des vagues.*

*En lieu et place, je lis qu'on est à la fin du bal offert par l'ambassadeur de France à Calcutta, tard dans la nuit. Plus de trois heures, on est. L'un des invités, Charles Rossett, se souvient d'une chose qu'il a apprise au Cercle européen : que l'ambassadeur aurait tenté lui aussi, dans le passé, d'écrire des romans. Et que sa femme, l'ambassadrice, l'aurait découragé de cet élan, l'en aurait dissuadé, Anne-Marie Stretter. Elle lui aurait dit de ne pas essayer d'écrire, parce qu'on ne connaît rien de la poésie, que personne n'en sait rien. Qu'à chaque siècle, des milliards d'hommes peuplent la terre, et à peine dix poètes parmi eux.*



## Chapitre 10

DEPUIS LE MATIN, le ciel est plombé, n'a pas bougé de toute la journée. Théo non plus. L'instinct de survie. Écrire devient l'ultime retranchement : les mots déflagrants. Faire sauter, détourner le cours. Ce dîner avec François avait entraîné un changement, déchaîné des forces. Incontrôlables, elles sont. Quelque chose s'est ouvert, découvrant un écueil que les phrases, une à une, tentent d'approcher, de... dénoncer.

En tout et pour tout, leur tête-à-tête avait duré un peu plus d'une heure. Le verdict était tombé. Sans drame. Seuls de trop longs silences durant lesquels des bribes resurgissaient : ces connivences entre eux qui, jadis, étaient émouvantes. Puis, des propos plus anodins et la possibilité de se revoir. Du moins, François le laissa-t-il sous-entendre, dodelinant de la tête, laissant planer un doute, une éventualité. Qui était un mensonge.

Puis, le wagon du métro qui ramène Théo à la maison, les yeux collés sur la vitre qui vire au noir dans les tunnels entre les stations. Retour à la case départ. Puis, le vernissage. Il s'y rend sans enthousiasme, pour se rapprocher du monde, se jeter dans la mêlée. L'exposition se tient dans une salle du Jardin botanique, et Théo en profite pour fureter dans les serres, admirer les orchidées chatoyantes, les arbres nains, centenaires

et rabougris. Les minutes s'écoulent sans heurts, presque réconfortantes. Un moment, il discute avec Jacques, rencontré par hasard.

En sortant, il décide de marcher un peu. Il y a un bar dans les environs, peut-être s'y arrêtera-t-il avant de s'enfermer dans la maison close. Il passe tout droit. Aucun goût de tourner de l'œil, de se noyer au fond d'un verre, de mijoter dans son jus. Plutôt, s'endormir avec un livre, un auteur, toujours le même ces temps-ci, compagnon nocturne.

Théo ne se souvient pas, en franchissant le seuil de l'appartement, qu'il a noté un bout de phrase dans le cahier. Quelques mots, car ils lui revenaient sans cesse à l'esprit. Depuis lors, c'est l'aventure fabuleuse d'écrire. La désertion, la séquestration. Soutirer du fond, des anfractuosités. L'intérieur d'un écheveau complexe. Effort de titan que de creuser, saccager, ramener à l'air libre. Le régime d'écriture effréné, cathartique. Les fonctions vitales suspendent leur rythme naturel, mobilisées à une autre tâche, assujettissante et insolite. L'appareil semble se *débalancer*, les tempes, le haut de la tête et la nuque en feu, alourdis par une tension extrême.

Théo n'en démord pas : détortiller son histoire. Cet amour que l'on porte en soi, grand ou ténu selon chacun, chétif ou démesuré, blessé ou naissant. Celui qui s'estompe, se tarit ; et ceux-là qui ne bronchent pas de toute une vie. Ou l'amour à bon marché, vite expédié, mésusé, parce que le mode d'emploi s'avère si ardu qu'on n'arrive plus à... Décortiquer cela, atteindre l'épicentre, la cellule qui ne fonctionne plus, est contaminée. Avec le cerveau humain regorgeant de ressources inépuisables, avec l'imagination galopante, il parviendrait bien à rétablir le contact. Les pages s'ajoutent aux pages, et chacune entend jouer son rôle afin que soit percé un peu de l'énigme.

Théo se remémore des événements d'autrefois. Des événements offensants sur sa façon d'aimer qui n'était pas celle des autres, de la majorité. Du mépris souvent, de la désobligeance, des propos mesquins portant préjudice. Les temps ont-ils vraiment changé : l'intolérance, l'étroitesse d'esprit ? L'impression de ressentir encore les morsures infligées, d'entendre les paroles injurieuses, ignobles. Persistent les meurtrissures. La pulsion amoureuse déshonorante, une tare honteuse engendrant la crainte, morbide, viscérale. Avec Jacques, avec François, il avait eu peur finalement. Peur d'aller plus loin, d'affirmer plus avant sa dissemblance. En témoigner aujourd'hui. Ouvertement. Au lieu d'être condamné à la clandestinité, un fuyard. Cantonné avec des pareils, des congénères dans l'enceinte fermée, le ghetto. À l'abri des coups bas et des diffamations.

Que faire de cette terreur trouble, anguiforme ? La déraciner ? Cohabiter avec elle, la prendre en charge ? Les questions se posent, doivent être posées : un affrontement, un corps à corps. Le pot aux roses est découvert : avoir peur d'aimer ! La pire souffrance qu'un être peut s'infliger. Se condamne lui-même, son propre bourreau. La plus pernicieuse des misères que mille compensations, même les plus raffinées, mille ébriétés ne pourront jamais soulager.

Mais ce penchant *particulier*, peut-être contribue-t-il à déjouer l'emprise des rôles traditionnels sclérosés ? Les démasquer sous leurs loups, leurs déguisements trop étroits. Coincés, fêlés. Instaurer d'autres normes, d'autres normalités. Telle une poésie nouvelle de l'être, une poésie des choses et du regard. Les affaires de l'amour et celles du désir... les variétés, les alliances et les charivaris, tous les possibles conjugués. Peut-être y a-t-il là un signe précurseur, prodromique, une prémonition ?...

Théo s'arrête ici. Ne pas poursuivre dans cette veine. À cause de la corde qu'il vient de toucher, sensible. Ne souhaite plus, tout à coup, pousser l'investigation. Déposer les armes : une trêve dans l'expédition hasardeuse. Car déjà il en connaît la fin. De cette histoire et de toutes les autres qu'il pourrait relater. Déjà, il sait l'impossible conclusion, celle qu'il n'écrit jamais, qui jamais n'aura lieu : *Ils se marièrent, vécurent heureux et eurent de nombreux enfants !...*



*La mer, la frénésie d'écrire, l'obsession.*

*Tropique du Cancer. Latitude 18°29 N. Longitude 69°55 O. La isla Hispaniola. Une partie du moins. Celle qui n'a pas été touchée par le gigantesque séisme qui a dévasté Haïti. Avec des milliers de morts, une hécatombe... L'autre partie de l'île, exotique, la República Dominicana, les cocotiers, les plages de sable fin à perte de vue, les touristes, le farniente et le pina colada.*

*Un choc tout de même, pour les gens du Nord : les couleurs criardes, la luxuriance, la promiscuité. Partout, la violence des contrastes : le contemporain et le tribal, l'opulence et la pauvreté, les hôtels luxueux et les bicoques de guingois en tôle rouillée, la flore somptueuse et les dépotoirs de détritrus à ciel ouvert. La pureté de l'air marin et la pollution nauséuse, étouffante des vieux tacots. Le son apaisant des vagues et le bruit infernal des klaxons et des motocyclettes pétaradant.*

*Et le tourisme sexuel à profusion, les filles, même très jeunes, en mode séduction constamment. Retour aux lieux communs les plus éculés : toutes les femmes sont des putains, sauf nos mères, bien entendu, qui sont des saintes ! À faire hurler la moins convaincue des féministes !*

*Et le petit négrillon cireur de chaussures, les vendeurs avec leurs souvenirs de pacotille, et les autres arpentant la grève de long en large affublés d'un lourd panier de fruits sur la tête : cocoyes, mangos, papayas ! À faire hurler l'anti-colonialiste le plus mou !*

*Les combats de coqs sanguinaires. Et, la nuit, les meutes de chiens, leurs hurlements...*

*Obligation de composer avec ça, ces omniprésentes dualités, sources de stupéfactions, de malaises souvent. Un sentiment d'ingérence, d'entrée par effraction, de voyeurisme, d'impuissance, d'injustice flagrante, de déséquilibre...*

*Se persuader ensuite – comment faire autrement ? – que ces hordes de vacanciers ventripotents et ruisselants d'argent (J. Brel) constituent la*

*principale source de revenus du pays. Sans eux, sans cette manne des dollars, pire serait la situation, plus répandues l'indigence, la misère. À l'exemple d'Haïti justement. Juste à côté. Dont il faut sans cesse contenir l'exode massif des clandestins en quête d'un sort meilleur, d'une lueur d'espoir. Pour la plupart, ils finiront en travailleurs au noir dans une rizière ou un champ de canne à sucre, sous un soleil de plomb, éreintés, sous-payés. Même entre eux, le joug, l'exploitation éhontée. Fuera los Haitians !, a inscrit, en rouge sang, un tagueur avec sa bombonne aérosol...*

*Mais la mer ! La mer ! La mer !*

*Grandiose. Époustouflante de force déchaînée, de ligne d'horizon aux confins du monde, de légendes fabuleuses. Heureux qui, comme Ulysse... Le goût du sel sur les lèvres, le sel de la terre, des entrailles. Primordial. Par-delà le temps humain, la pensée même, la connaissance. Le vent du large dans les poumons, tel le premier souffle de vie qui extrait du néant, donne naissance. L'astre solaire, royal, ses rayons déversés sur la peau, dans les pores. Sa lumière éblouissante, sa morsure quelquefois. Au loin, le ballet aquatique des véliplanchistes. Et celui, aérien, gracieux des voiles des kite surfers comme de multicolores croissants de lune intergalactiques valsant au-dessus des flots bleus...*

*Cadre de vie durant quelques semaines. Hiver au chaud, emmitouflé dans les embruns. Pour le geste journalier d'écrire. Ici maintenant. Alors que sous d'autres cieux frigorifiés, chute le mercure sous zéro ; s'agitent, s'engouffrent les bourrasques poudreuses. Crissent les pas sur la neige incessante.*

*L'aurore rose se lève. Les fenêtres alentour s'illuminent une à une. En bas, le gardien fait rapidement le tour du jardin de la cour intérieure pour se dégourdir les jambes, se tenir éveillé. Le firmament, petit à petit, vire au bleu poudre. Étale. Sans nuage. Dimanche. Un dimanche de Saint-Valentin, de gerbes de fleurs et de cœurs en chocolat. De Cupidon*

décochant sa flèche magique, ensorcelée. Le préposé à l'entretien a sorti son attirail et commence à nettoyer le fond de la piscine. Meticuleusement. Un deuxième ouvrier se pointe, balai sous le bras. Ils se donnent la main, échangent quelques mots. En espagnol. À intervalles réguliers, des jappements lointains, lancinants. Une bande d'oiseaux zèbre le ciel, se pose sur une branche au faite d'un arbre, trille et piaille en échos cristallins...

Cette succession d'instantanés captée par les mots, capturée littéralement, devient un événement planétaire inédit, sans précédent dans l'Histoire universelle. Jamais nulle part elle ne s'est déroulée de cette façon ; jamais ne reviendra. Ni ce diaphane des teintes de l'aube, ni la chaleur de la poignée de mains, ni les gazouillis à l'oreille d'une limpidité de cristal.

De même, dans ce texte que j'écris, en aparté du roman fracturé, la juxtaposition des mots et l'enchaînement des idées sont sans pareils. Sans équivalent dans toute la littérature. Aucun écrivain, jamais nulle part, ne les a formulés de la sorte. Nul cerveau ne les a conçus. Sur aucun écran cathodique, ils n'ont défilé. De la création, de l'invention à l'état pur ! Là où il n'y avait rien, il y a l'écrit. Pour les siècles et les siècles. Le vide a été rempli, le manque comblé. Des morceaux du temps fugitif ont été stoppés dans leur course inexorable, des morceaux de la vie grouillante ici-bas, foisonnante.

A été déployée de la ferveur à cette fin de... voir et, ensuite, de mettre en œuvre pour... faire voir. Susciter d'autres ferveurs, éveiller des esprits. Ouvrir des cœurs. Ainsi, l'émotion ressentie à lire ces lignes devient une expérience unique également, chez chacun des lecteurs. Une circonstance exceptionnelle possédant, de surcroît, le pouvoir considérable d'être recommencée à l'infini. Tout au long des jours, et des générations à venir...



## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*On présume qu'Haïti aura été reconstruite entre-temps, que seront effacés les graffitis haineux, Cupidon poursuivant sans répit sa lancée de nuées d'autres dards. La isla Hispaniola aura retrouvé son... paradis perdu avec, caressant ses flancs toujours, ses anses et ses baies, ses plages à perte de vue, grandiose, époustouflante de force déchaînée : la mer !*

## Chapitre 11

THÉO PÉNÈTRE lentement dans sa baignoire. L'eau est chaude, réconfortante, contraste avec la fraîcheur ambiante. Par le puits de lumière, juste au-dessus de lui, le soleil illumine de ses reflets la mousse d'algues marines, l'irradiant de couleurs très vives. Les bulles, une à une, éclatent telles des écumes de vagues mourant sur la grève.

Il aime se prélasser ainsi, se détendre. C'est à la fois source d'apaisement et de vigueur. Sur l'étagère de bois vernis courant le long du mur, s'étale, selon leurs fonctions et leurs essences, une panoplie de contenants, boîtiers, flacons, tubes, brosses, éponges. Théo allonge le bras, hésite entre deux shampooings, choisit celui à la camomille. Il laisse couler sur sa chevelure le liquide dense et doré, couleur de miel. Ses narines se dilatent au contact de l'odeur qui envahit la pièce, s'infiltré à travers les vapeurs légères de l'eau. Il se frotte le crâne par petits coups saccadés et vigoureux, puis avec des mouvements plus arrondis. Remonte sur le dessus de la tête la chevelure ainsi gonflée, la laisse s'imbiber d'herbes et de parfums de fleurs. S'enfonce dans l'eau jusqu'aux épaules, la nuque appuyée sur une éponge, il ferme les yeux et repense au travail d'écriture.

Poursuivra-t-il ce roman dont il rêve depuis longtemps ? Si oui, sera-ce uniquement pour continuer d'apprendre son métier,



franchir un pas de plus ? Certes, il avait rapidement trouvé un éditeur pour son premier livre, mais il y avait si longtemps de cela. Et le succès avait été si pauvre, si mitigé que c'est avec ahurissement qu'il avait aperçu, un jour, dans une librairie de soldes, empilés comme des boîtes de conserve, les dizaines d'exemplaires restants. Il avait beau savoir qu'André Gide avait mis dix ans à écouler les cinq cents copies de ses *Nourritures terrestres* ; avait beau, arpentant les allées, s'étonner qu'un Vanier, un Daoust y fussent également liquidés en aubaines à bon marché, cela ne réussissait ni à lui redonner le sourire, ni à justifier à ses yeux pareille disgrâce. Allait-il persévérer et risquer de voir son roman atterrir là, dans ce misérable entrepôt poussiéreux ? Le métier d'écrire, si exigeant, en valait-il la peine ? Et ces rémunérations issues des droits d'auteur, frisant le ridicule en regard du labeur investi.

Le shampoing dissout dans ses cheveux, Théo plonge la tête sous l'eau pour les rincer à fond, puis applique, abondamment et en massant, le revitalisant capillaire qui donnera plus de corps et de tonus, de la brillance. Après avoir repoussé vers l'arrière de la tête la masse mouillée, devenue plus sombre et plus lourde, il répand sur les poils blonds et raides d'une petite brosse le savon thermal dont il se frictionne vigoureusement le visage, partant du front vers les tempes, les joues, autour des yeux. En même temps que se nettoie la peau, s'assouplissent les muscles, se dilatent les pores. De nouveau, il se laisse glisser dans la mousse qui, disparue par endroits, découvre la couleur bleutée du liquide.

Théo se prend à songer au sens que pourrait revêtir une carrière d'écrivain en ce pays si vaste mais si peu densément peuplé. Un infime noyau perdu au sein d'un continent étranger. Avec une France, une... mère patrie lointaine et souvent condescendante



envers ses cousins d'Amérique, peu encline à s'intéresser aux auteurs d'ici, les traitant davantage en êtres folkloriques et curieux... et qui, par ailleurs, avait bien d'autres chats à fouetter chez elle. Et du reste de la francophonie, qu'attendre de plus, de mieux ? En Suisse, en Belgique, en Algérie, fallait-il espérer y faire quelque intrusion, y trouver quelque résonance ? Mais cette notion de régionalisme, pertinente à maints égards, ne masquait-elle pas un faux problème ? Anne Hébert avait percé outre-mer ; Huston, Laferrière, Maillet et d'autres vivaient de leur plume. Alors ? N'avions-nous pas les mêmes règles de jeu que partout : celles d'une multitude d'auteurs pour un seul qui soit élu ! Le régionalisme, s'il peut s'avérer un handicap, peut aussi servir de déclencheur. Non, la vraie problématique n'était pas là. Où que l'on vive sur la planète, c'est avec elle tout entière qu'il fallait composer. Les frontières n'étaient plus que géographiques, politiques, et l'écrivain se devait de les transcender, celui d'ici comme tout autre. Solliciter des éditeurs sénégalais, luxembourgeois, camerounais, médiatiser ses livres, les faire traduire en anglais, en américain tant s'en faut, voilà l'issue...

Pris dans ses réflexions, Théo constate que l'eau a commencé à tiédir. Il en ressent un bref malaise, se redresse, actionne le robinet. L'effet ne tarde pas, se répand tel un courant au milieu d'un lac. De nouvelles bulles se forment à la surface. Sur la débarbouillette épaisse, duveteuse, il frotte le savon à la glycérine jusqu'à ce qu'elle en soit imbibée de part en part, lave sa poitrine, ses membres. Délaissant le carré de ratine, il refait tout le parcours de son corps avec le seul savon cette fois, dont l'ovale épouse harmonieusement le creux des aisselles, jusqu'aux replis qu'une main uniquement peut appréhender.

Assurément, se dit-il, les gens ne lisent plus, les jeunes surtout, qui préfèrent l'ordinateur et l'image télévisée. Assurément, s'il se décidait à poursuivre ce roman, ce n'est pas à eux qu'il l'adresserait. N'avait-il pas été effaré, l'autre jour, lorsqu'il avait questionné un jeune de quinze ans sur les livres qu'il avait apportés avec lui pour les vacances estivales, et que ce dernier lui avait répondu : aucun ! Un aucun, précédé dans le regard de l'adolescent d'un tel étonnement devant la question posée que celle-ci était apparue saugrenue, presque vulgaire ! Pourtant, ces « Signes de piste », ces Jules Verne, ces Félix Leclerc, ces Bob Morane, à l'époque cela l'avait enchanté, passionné même.

La mousse irisée ne flotte plus qu'en de rares endroits isolés : îlots minuscules accrochés à la paroi de porcelaine, ou vacillant de-ci de-là, suivant les remous provoqués par les déplacements du corps. Les rayons du soleil ont quitté le puits de lumière, laissant la pièce baignée par une lueur diffuse. Il soulève le bouchon de caoutchouc. L'eau se retire en creusant, au-dessus du renvoi, un tourbillon en forme de cône inversé. Déplie la serviette spongieuse, s'essuie, debout devant une glace encore embuée qui lui renvoie une image floue, quasi imperceptible. À l'aide d'un coton ouaté, il lisse son visage de *fraîcheur tonique* pour raffermir, hydrater l'épiderme. Au creux de sa main, il dépose un peu de lait corporel et s'en enduit légèrement. Fluide, délicieusement parfumée à la pulpe d'agrumes, l'huile pénètre la peau en l'adoucissant. Une goutte d'eau de Cologne, offerte par une amie, et il se sent pleinement reposé.

Ainsi délesté de sa fatigue, rasséréné, Théo se trouve plein d'élan, d'enthousiasme. Le défi que représente ce roman se fait soudain plus pressant, excitant ! Bien sûr, un simple livre n'a rien de comparable au pouvoir fabuleux et grandissant de l'autoroute électronique. Mais à présent, ces hésitations s'envolent. Sa

pensée, à l'instar de son corps, devient libre, mobile, efficace, bondissante. Il les rédigerait ces pages d'encre noire : chacune des lettres, chacune des feuilles, pleines, abondantes, ces ratures et ces repentirs, la main les tracerait en signes indélébiles. Et durant tout ce temps aurait-il été habité par l'indicible sensation de voir son idée se mêler à l'encre de la plume, se révéler sur le papier devenu arène, devenu miroir.

*Début d'après-midi. Allongé sur une chaise, sur le sable blond, blond et chaud, près de la mer. Il n'y a plus ni vice-consul de France, ses cris, sa colère, ni lépreux endormis au bord du Gange. Non plus les jardins de Shalimar, l'ambassadrice, Anne-Marie Stretter, jouant Schubert au piano. Non plus la bicyclette abandonnée près des courts de tennis, les promenades le soir vers Chandernagor, l'hôtel Prince of Wales, les rizières du Delta...*

*Entre mes mains, aujourd'hui, le manuscrit. Là où il est parvenu aujourd'hui. Uniquement ça durant les prochains jours, au pied de la mer Atlantique, les prochaines semaines. Le manuscrit qui doit devenir un livre, un roman.*

*Je le relis, page après page. Je revois Théo à sa fenêtre donnant sur une cour intérieure, son voisin Charles, le cycliste callipyge, le déjeuner avec François, son pull-over rouge, son périple vers Québec. Je revois Jacques à son piano, l'été de ses dix-huit ans au manoir, la rencontre avec Sébastien, furtive. L'appartement de la rue Milton, je le revois également. Également, l'histoire d'amour de François et de Théo, je revois, son commencement dans la lumière prodigieuse. Ensuite sa fin sous la voûte feuillue, gothique. Ensuite l'égarement. Le vernissage, je revois, l'amorce du journal de Théo, l'épisode raté de Madeleine de Verchères. Théo à sa table de travail souvent, je le revois. Cette situation qui continuellement revient de lui écrivant ce qui est appelé à devenir un roman.*

*Mais dans l'art du roman, le roman de forme classique, ne faudrait-il pas étoffer les personnages, certains d'entre eux du moins, trop vite esquissés? Leur donner davantage de corps, de substance? Dire ce qu'il advient de l'aventure de Charles, de sa vie nocturne, de ses amants d'un soir? De la rencontre de Jacques et du jeune Sébastien, danseur dans une troupe d'avant-garde? Se reverront-ils comme prévu? Jacques finira-t-il par aimer, par pouvoir aimer*

*quelqu'un ? Et Jeanne, qui est-elle ? Qu'a-t-elle fait après le désaveu, le rejet brutal ? Et Jeff, l'infirme, sa trahison, y pense-t-il encore, des dizaines d'années plus tard ? Et de la jeune femme, étudiante en histoire de l'art, on ne sait rien vraiment ? De même, presque rien de l'idylle de François avec Pierre, le psychologue si attachant ? François quittera-t-il l'appartement de la rue Milton, retournera-t-il dans sa ville natale pour vivre avec Pierre ?...*

*Dans la relecture où je suis, toutes ces questions affleurent. L'une après l'autre, elles affleurent. Ainsi, je me retrouve au même point qu'au début du manuscrit lorsque, celui-ci à peine amorcé, je me demandais quelle suite il aurait. Encore dans la même position d'ignorance je suis de cela, de la suite.*

*Une dernière fois, je repense à l'autre livre, Le Vice-consul. À cette circonstance où Peter Morgan parle à des gens du livre qu'il écrit, leur dévoile son projet de poursuivre l'histoire de la mendicante folle de telle manière peut-être, puis de telle autre. Peut-être. Aux gens qui sont avec lui, l'entourent, l'écoutent, Peter Morgan parle de l'orientation de l'intrigue, comment il l'entrevoit, des possibilités s'offrant à lui quant au personnage, au sort qu'il lui réserve. Ce ne sont là que probabilités, intentions, hypothèses. Une fois terminée la lecture du Vice-consul, on ne saura rien de ce qu'il adviendra de la mendicante. Son histoire demeure en suspens, de sorte que le lecteur peut lui-même imaginer la tournure des événements.*

*Pareillement dans ce manuscrit, l'histoire est suspendue. Elle s'arrête ici. Des Pierre, François, Jacques et autres, on ne connaît rien de plus. Dans l'ignorance, on reste. Dans l'imagination, en définitive, l'effort d'imagination. Si l'on veut...*





## Épilogue

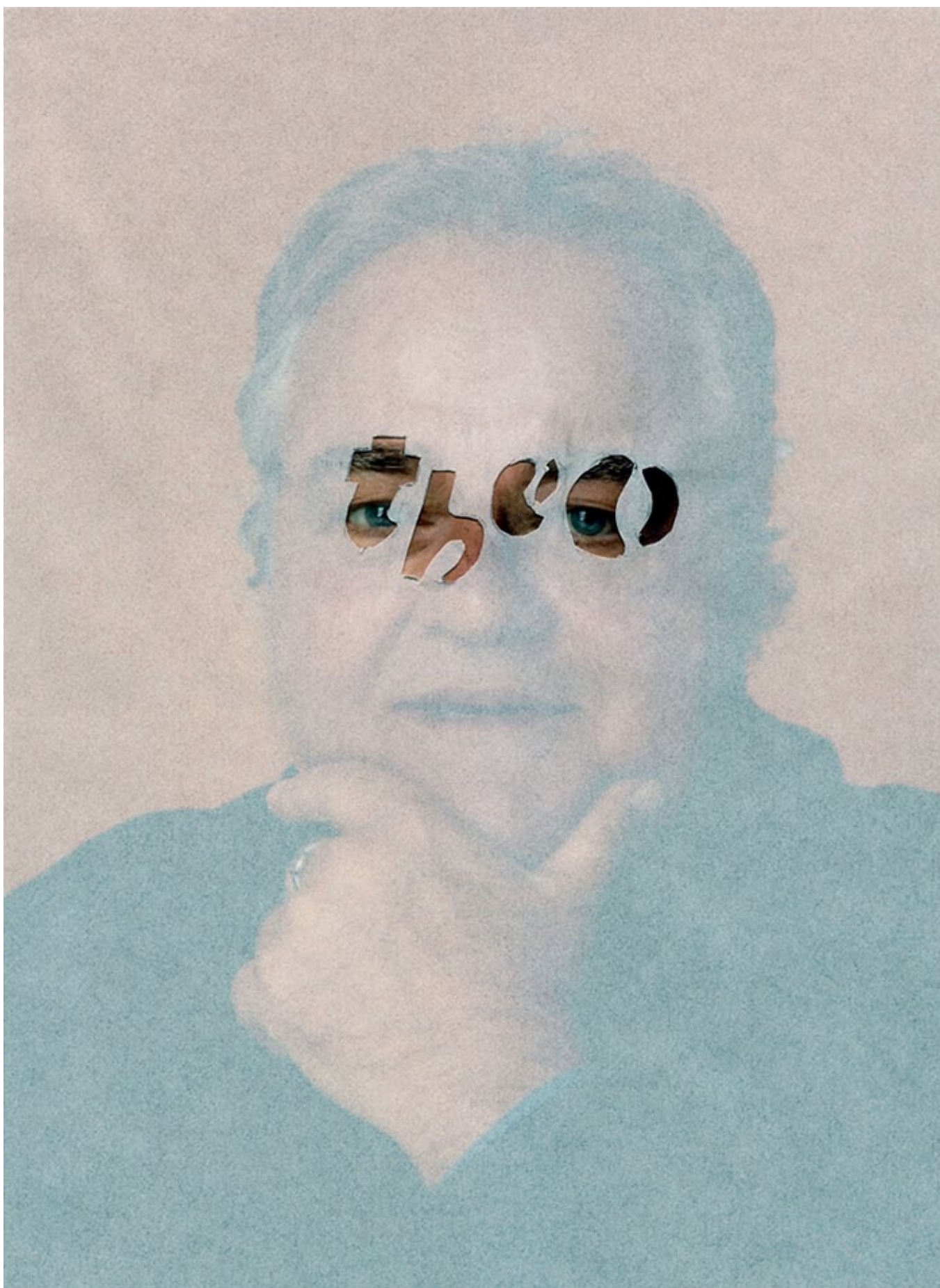
*Début d'après-midi. Allongé sur une chaise, sur le sable blond, blond et chaud, près de la mer. Il n'y a plus ni livre sur le vice-consul, ni manuscrit du roman inachevé. Entre les mains, rien, juste de l'absence. L'une des mains, distraite, nonchalante, caresse le sable. De la paume, puis du revers de la main, le sable est effleuré mollement, caressé du bout des doigts. La main ne sait pas qu'elle fait ce geste de continuel aller-retour.*

*La tête, elle, est en recherche de quelque chose. Aux aguets, brûlante par instants. Les yeux sont mi-clos, une partie du regard tournée vers l'intérieur. Tirillé, le regard. Submergé par une armée de souvenirs qui fusent de l'époque lointaine de la jeunesse. L'époque de Daniel, autrefois.*

*Intégrer cela dans le roman ? Reculer dans le temps et faire de Daniel un personnage autour duquel pourrait s'agglutiner une faune haute en couleurs, fervente et passionnée, héroïque certainement par ses ardeurs déployées, ses espoirs, ses démesures ?*

*Ajouter un nouveau chapitre au roman déserté ? Un chapitre qui débiterait ainsi...*





CETTE ŒUVRE DE LOUISE VIGER UTILISE UNE PHOTOGRAPHIE DE CLAUDE GUÉRIN.



## Chapitre 12

UN PRINTEMPS, un dimanche, au bar *Love*. Accoudé au comptoir, Théo observe les clients émoustillés sur la piste de danse. L'un d'eux en particulier, la manière de bouger son corps. Si différent des autres. Il est. Altier, primesautier. Rythmant l'espace qui, avec sa gestuelle envoûtante, devient mouvance, devient musique. Le danseur voit Théo qui le regarde, fasciné. Le choc se produit entre eux, irrépressible.

Les choses débutent de cette façon avec Daniel. Un soir de mai. Elles dureront un temps. Abondance et tumulte...



Théo se souvient de ce jour où Daniel parle de son enfance dans la région de l'Estrie. Au village, il remarque que plusieurs sapins ont été abandonnés près des galeries devant les maisons. Ébloui par sa trouvaille, Daniel décide de les traîner un à un chez lui et de les planter dans la neige autour de la cour. Jusqu'à ce que sa mère vienne lui expliquer que ce sont des arbres de Noël, qu'ils sont morts, qu'ils ne pousseront plus.

Tout Daniel est là, dans la beauté de ce geste : sa naïveté, son exaltation, la pureté du regard – attendrissant – qu'il pose sur le

monde. Au fil des années, jamais cette *douce folie* ne se démentira. Aujourd'hui, artiste-jardinier, il continue inlassablement de semer, de planter arbres et fleurs dans les parcs municipaux du sud-ouest de l'île, d'embellir la ruelle derrière chez lui, métamorphosée en îlot verdoyant...

Après un bref épisode comme ouvrier d'usine, Daniel quittera son Waterloo natal pour la grande métropole et l'inscription à l'École des beaux-arts. C'est durant ces études que se situe la rencontre avec Théo. Théo, de son côté, ayant longtemps tergiversé, s'est recyclé sur le tard, aboutira au Cégep s'initier à la céramique.

Voilà le cadre de leur *belle* jeunesse, celui des artisans, humble assurément. Mais, en chacun d'eux, l'intention de changer le monde ! Du moins, la conviction de participer au mouvement qui est en branle, irréversible semble-t-il. *Le début d'un temps nouveau* ! La conquête de l'espace, la libération des femmes et des gays, le retour à la campagne, l'amour libre...

Daniel habite une vieille maison à deux étages, rue Ontario, sorte de commune où, de mois en mois, défileront des tas de gens pour un séjour plus ou moins prolongé. Une fois, un certain Roland, hurluberlu maigrichon à l'air maladif, les yeux exorbités, veinés de rouge, affublé d'une longue barbe poivre et sel, style patriarche. Théo est en visite avec ses sœurs – peut-être l'ont-elles aidé à transporter, en voiture, un meuble dont l'une d'elles s'est départie. Courtois, Daniel offre du café et une pointe de tarte. Pendant qu'il s'affaire à la cuisine, Théo informe ses sœurs que le dessert qui les attend a sans doute été confectionné par le dénommé Roland avec des produits – des pommes, en l'occurrence – qu'il a trouvés ici et là en fouillant les... poubelles des marchés d'alimentation ! Il va sans dire que,



consternées par une telle révélation, s'épiaient l'une l'autre à la dérobée, c'est du bout des lèvres qu'elles parviendront à avaler une bouchée, prétextant qu'elles viennent de sortir de table et qu'un réel manque d'appétit les empêche de finir leur assiette ! L'événement fera date dans les annales de la famille ! Elles le relateront à maintes reprises durant des années, rappelant les haut-le-cœur qui leur nouaient l'estomac et leur impérieuse envie de vomir !

Fera date aussi la fois où Daniel vient passer le week-end à la roulotte des parents de Théo, aux abords du lac Champlain, tout son bagage tenant dans un sac de toile porté en bandoulière, un sac qui, *normalement*, sert aux camelots pour la livraison des journaux, et sur lequel on peut encore lire le nom du quotidien *La Presse* !...

Plutôt costaud mais trapu, Daniel présente une calvitie précoce qu'il tente de dissimuler en se coiffant d'une variété de couvre-chefs, allant du béret basque au fez marocain, qui le font passer pour un original. Sans parler de ses petites lunettes rondes de clerc de notaire d'un autre siècle, et de sa garde-robe bon marché glanée à l'Armée du salut, ce qui ne l'empêche aucunement d'arborer une certaine fierté dans l'allure et le maintien. Sans parler de sa chemise blanche à col Mao, de son pantalon trop court retenu par de larges bretelles et de sa veste de tweed sans manche ornée de fines rayures. La tête haute, le nez dans les étoiles, Daniel traverse la vie comme illuminé de l'intérieur. Jovial, empathique avec tout le monde, foncièrement humaniste, il n'en demeure pas moins un être secret, tenaillé par une sorte d'inquiétude existentielle qu'il arrive à apaiser grâce à ses talents de créateur, que ce soit en sculpture ou, plus tard, en horticulture — lui dont le nom de famille est « Roy », répète à qui veut l'entendre que... son sceptre, c'est son sécateur !

C'est également quelqu'un de timide. En témoigne cette anecdote, savoureuse certes mais combien cruelle. C'est jour de rentrée aux Beaux-Arts et le professeur demande à chaque étudiant de la classe de se présenter. Son tour venu, pris de panique, Daniel bafouille plus qu'il n'articule correctement son prénom de sorte qu'on a peine à l'entendre. « Glaïeul ! », s'exclame, ahurie, sa voisine ! « Tu t'appelles vraiment Glaïeul ! »... Devant l'hilarité générale, on imagine aisément le pauvre, cramoisi de honte sur son tabouret, voulant se fondre avec le plancher ou prendre la fuite, les jambes à son cou !...

À deux pas de la maison communautaire, l'atelier de la rue Saint-Christophe que Daniel loue, au départ, avec une amie fraîchement émoulue de l'école de céramique. *Entre deux joints*, comme le chante Charlebois, on y besogne fort. Elle, à tourner et à décorer des pièces de poteries utilitaires, lui, à modeler une galerie de personnages pittoresques : trapézistes, funambules, acrobates, oursons assis sur des pots de miel, angelots, portraits d'amis, dont celui de Ninon alanguie sur un fauteuil ou celui de Théo, couché dans l'herbe au creux d'une assiette. L'œuvre fait d'ailleurs toujours partie de sa collection personnelle d'œuvres d'art, tout comme cette statuette d'un jeune homme faisant le grand écart, une main posée sur son sexe, et cette sculpture représentant un cortège d'hommes nus collés les uns derrière les autres en ordre croissant, le plus petit mesurant à peine quelques millimètres jusqu'au plus grand, haut d'une dizaine de centimètres et... fermant la marche.

Mais l'atelier, c'est davantage un... mode de vie – la bohème ! – qu'un véritable lieu de production. On aménage régulièrement la vitrine donnant sur la rue, on s'y retrouve pour des soupers conviviaux, arrosés d'imbuables piquettes de dépanneur, on y veille tard à pelleter du vent et à fumer de la mari, alors que

Ninon réside en face entourée d'une ribambelle de chats, et que Théo a pris le logement du dessus qui jouxte celui de Thérèse, une vieille dame recluse qui les observe de la fenêtre de sa chambre et à laquelle ils rendent visite à tour de rôle afin de lui tenir compagnie et, bien sûr, goûter à son fameux sucre à la crème préparé chaque dimanche !

S'écoule ainsi un pan de leur jeunesse, au sein de ce microcosme désargenté mais chaleureux, sis au cœur d'un quartier populaire, chacun y faisant ses apprentissages de la vie et des amours, la plupart avec maladresse, tel qu'il sied souvent à cet âge. Avec Théo, la relation se transformera en... simple amitié. Une amitié qui, par contre, traversera les décennies. Celle-là même qui le pousse, au sens littéral !, à rédiger ces lignes aujourd'hui, à plonger tête baissée. Daniel rencontrera Robert *le libraire*, avec qui Théo aura une brève aventure. Et la liste s'allonge, et la ronde continue...



Un jour, c'est un Martin complètement paumé qui fait irruption. Rebelle, il s'est enfui d'une banlieue cossue de Laval, a renié sa famille et l'existence de bourgeois parvenus qu'il exècre, et qui a laissé en son âme juvénile, délicate et fragile, fêlures et plaies béantes. Aspirant à un idéal élevé, cherchant à s'inventer des... *lendemains qui chantent*, il trouvera dans le groupe – et la consommation de drogue – un terreau approprié, fertile.

Après s'être adonné à la couture avec enthousiasme, confectionnant de magnifiques coussins en forme de cœur vendus ici et là à prix dérisoires, il se tournera vers la boulangerie

artisanale. Cloué au fourneau tous les matins à l'aube, il en sort une douzaine de pains biologiques. Débrouillard, il a conclu une entente avec le poste de radio communautaire Radio Centre-ville, et offre sa marchandise aux auditeurs de la station. Les gens intéressés à passer une commande peuvent le joindre par téléphone, et il se charge personnellement de la livraison à domicile ! Peut-on imaginer utopie plus touchante, plus romantique, plus inaccessible rêve !

L'entreprise, à l'évidence, ne sera qu'éphémère. Du moins, durant quelques semaines, aura-t-elle constitué pour lui une victoire, une lueur dans un tunnel trop long et trop sombre, trop tortueux que, bientôt, il n'arrivera plus à traverser. En désespoir de cause sans doute, il intégrera les rangs d'une communauté religieuse de frères qui le décevra amèrement. Apprenant peu après qu'il est atteint du virus de SIDA, lequel commence à faire ses premières victimes, il mettra fin à ses jours. Il n'avait pas trente ans !

Tout aussi tragique sera la destinée de Jean-Guy, que Daniel fréquente un certain temps. Au premier abord, c'est un homme qui en impose avec sa stature, son regard perçant et sa tête de barbu à la Karl Marx. S'il vit pauvrement d'allocations d'aide sociale, Jean-Guy n'en rêve pas moins d'un palais ducal à Venise ! Dessinateur hors pair et peintre, il réalisera un tableau de son idole Diane Dufresne, seins nus, tenant un lys dans la main, emblème du Québec. Par l'entremise d'anciennes connaissances, il cherchera à l'offrir à la Diva qui, hélas, le refusera catégoriquement, ce qui, on s'en doute, le blessera dans son amour-propre, ébranlera une confiance en soi déjà vacillante. L'événement illustre bien l'état de sa situation, celle d'un être qui, promis à un bel avenir grâce à son art, ne parviendra jamais à s'immiscer dans le *grand monde* tant admiré, brisé qu'il est par



un passé lourd à porter, lequel finira par avoir raison de lui, jusqu'à l'anéantir.

Ce passé, c'est celui d'un garçon découvrant, à l'adolescence, que ses parents sont plutôt ses grands-parents alors que sa supposée sœur est en réalité sa véritable mère, abandonnée par le géniteur à la naissance du petit ! Freud, au secours ! Choc et traumatismes garantis ! *Père manquant, fils manqué*, dirait un psychologue renommé ! Jean-Guy ne sortira pas indemne de cet imbroglio de mélodrame, de cette pseudo cellule familiale névrosée et totalement *dysfonctionnelle*. Il sombrera dans la boulimie, et ce que l'on nomme l'obésité morbide. À coup de thérapies successives et à force de détermination, il réussira à se défaire d'une partie de ces kilos en trop, puis subira une plastie abdominale qui parviendra, autant que faire se peut, à améliorer son image corporelle. Malheureusement, les dés sont pipés et le sort déjà jeté. Irrémédiables, gangréneuses, les séquelles resteront gravées, enfouies, indélogeables.

L'ayant perdu de vue depuis longtemps, Théo le croisera une dernière fois par hasard, assis sur un banc, dans le Village, rue Sainte-Catherine. Amaigri, le teint cireux, malsain, le regard vitreux – plus perçant que jamais ! – atteint à son tour du virus, implacable en ces années-là. Jean-Guy l'a-t-il reconnu ? Peut-être ? Théo n'a pas eu le courage de s'arrêter.

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

*Après-midi, le lendemain. Au zénith, le soleil. Jaune or, le soleil.*

*Sur la plage de sable blond, près de la mer.*

*Derrière les paupières mi-closes, continuent de se profiler les souvenirs et de s'empiler. Par vagues, ils arrivent, de la jeunesse d'antan. Le destin des uns et des autres. Certains, emportés trop tôt dans la mort, fauchés. Dont il fallait se rappeler ici, me semble-t-il, parler du tombeau où ils sont couchés ; l'impardonnable oubli, les extraire de ça.*

*Ensuite, sortir du nécrologique, revenir à Théo, à Daniel. Pour un autre chapitre...*



## Chapitre 13

PRÉOCCUPÉ d'écologie bien avant que le phénomène ne prenne l'ampleur qu'on lui connaît, sensible à l'art d'agrément des jardins autant qu'au mieux-être de ses concitoyens immédiats, Daniel se met à sculpter des animaux en terre cuite. Notamment, un sympathique berger allemand qu'il installe de son propre chef et à ses frais aux abords de l'étang du p'tit parc situé à proximité de l'atelier. Il en profite pour restaurer le site, passablement délabré, passe d'innombrables heures à nettoyer, sarcler, biner. Là encore, le poète est à pied d'œuvre. Le rêveur. Métamorphosé en havre champêtre, l'endroit deviendra un lieu de rendez-vous privilégié où l'on va siroter une bière, les langoureux soirs d'été. Émerveillés par ce nouvel environnement des plus inattendus, les résidents du coin commenceront à leur tour à le fréquenter, à se l'approprier peu à peu.

Pareille initiative dénote l'immense potentiel imaginaire de Daniel, tout en révélant, par son côté discret et anonyme, l'humilité de sa personnalité. Daniel aurait pu devenir un artiste connu, apprécié de ses pairs, ce qui fera l'objet de vives discussions entre lui et Théo ! Mais il lui aurait fallu se prêter au jeu – féroce, on le sait – de la célébrité, courber l'échine, se conformer aux usages en cours, aux règles prescrites de l'ambition, de la compétition. Toutes attitudes qu'il abhorre,

sachant pertinemment qu'il ne possède ni les aptitudes requises pour de tels combats, ni d'ailleurs la moindre envie de s'y adonner. Il choisira donc une autre voie, plus marginale et, à défaut d'élaborer un corpus d'œuvres imposant, c'est de sa vie elle-même, au quotidien, qu'il fera œuvre de création. L'art comme manière ! Manière d'être au lieu que réalisation d'objets, manière de vivre, d'aimer, celle de nouer des relations avec autrui ou de transformer une ruelle déprimante en espace vert luxuriant. Manière d'être seul également, de savoir cela, qui est le lot de chacun ici-bas. Manière de mourir, de disparaître un jour à coup sûr, demain peut-être. Être un artiste et savoir cela.

Évoluant délibérément hors du *système*, Daniel n'aura pas vraiment l'occasion de montrer son travail. Sauf aux rares passants qui s'attardent devant la vitrine de l'atelier ou, ce samedi-là, lorsqu'il décide, portant l'une de ses sculptures sur ses épaules, d'arpenter la rue Saint-Denis et de se faire son propre « vernissage » ! Muni de quelques coupes et d'une bouteille de vin, il arrête les promeneurs, leur offre un verre, tout en les entretenant de sa plus récente œuvre !

Avec Théo, ils ont tout de même monté une exposition en duo à la Galerie Laurent-Tremblay – dont il a été fait une mention élogieuse dans une entrefilet du journal *Le Devoir* ! L'idée, avant-gardiste à l'époque, consistait à jumeler deux disciples, la poterie et la sculpture. Dans un premier temps, Théo tournait des récipients en faïence blanche sur lesquels Daniel intervenait. En plaçant les bols sous un éclairage oblique, une ombre plus ou moins prononcée se dessinait sur la paroi interne ou le pourtour. C'est cette partie que Daniel « remplissait » à l'aide de minuscules parcelles d'argile façonnées de ses mains qui concrétisaient l'ombre portée, lui conféraient du volume, de la densité, ajoutaient une... troisième dimension.

Dévoiler l'ombrageux ! N'est-ce pas ce que Daniel a toujours cherché à faire ? Le cœur de son parcours, sa motivation première ? Non pas ce qui s'offre en pleine clarté, s'impose d'office, mais cela qui est à-côté, autour, le dissimulé. L'envers de la lumière, et pourtant son double indissociable. Cela qui est soustrait à la vue, se dérobe, où il essaie, par ses gestes, de se faufiler.

Comme Théo s'y consacre ici avec vaillance, avec les mots.



Été 1977. C'est jour de déménagement. Daniel a déniché un appartement près de l'atelier. Au lieu de louer un camion *comme tout le monde*, c'est à pied qu'on transporte les pénates, boîtes de carton et sacs verts empilés sur une voiturette de fortune poussée par Jean-Guy et Micheline. Quant à Daniel, il s'est chargé du fauteuil deux-places en osier, posé à l'envers sur la tête ! Étonnés, sourire aux lèvres, des curieux s'arrêtent devant ce cortège pour le moins inusité, auquel se sont joints des bambins du quartier, du genre titis parisiens, trop heureux de participer à la fête, comme s'il s'agissait d'une procession avec char allégorique !

Parvenu à destination, le groupe prend la pose pour une photo dans les marches de l'escalier : Micheline, coude appuyé contre le véhicule et feignant la surprise ; Suzanne, les bras chargés d'objets hétéroclites ; Jean-Guy, l'air sérieux, vêtu d'une chemise à carreaux ; Ninon, cigarette au bec, qui, avec sa chevelure sombre et ondulée, fait penser au personnage de Lucy dans la bande dessinée *Peanuts* ; et Daniel debout sur le perron. Égal

## SUR LE PAPIER DEVENU MIROIR

à lui-même, dira-t-on, il exhibe une sculpture entre ses mains, cette fois une statue religieuse, un Sacré-Cœur du plus pur kitsch acheté pour quatre sous dans quelque bazar !

Le « roy » et sa cour ! Témoins d'une époque, des valeurs qui ont cours, favorisant l'entraide, le partage, la collaboration mutuelle. Également, une quête effrénée, l'émergence possible – sinon imminente ! – d'un... nouvel ordre mondial qui allait naître de leurs choix de vie plus authentiques, plus... humains.

Retrouver l'être initial, celui d'avant la chute ! Balancés par-dessus bord les préceptes rétrogrades du clergé, ses menteries éhontées ! Adieu les remords, la culpabilité avilissante ! *Place au rêve, à la magie !* Brûlés les soutien-gorge sur la voie publique ! Arrachés les carcans qui aliènent, emprisonnent ! Révolues l'emprise de l'argent, la cupidité ! Vive le troc et la simplicité volontaire, les hommes aux têtes chevelues, crinières au vent, la nudité exhibée sans honte ! Dans les microsillons en vogue, Pauline Julien, surnommée la *Passionaria du Québec*, fend l'air avec sa voix en chantant qu'un nouveau jour va se lever !

Alors que le groupe Harmonium nous assure que *ça va être not' tour ça s'ra pas long / Reste par icitte parce que ça s'en vient... !*

## Épilogue, encore

*J'entends au loin une musique. Lointaine, elle arrive, surgie du fond des âges. Comme la mer, comme la musique de la mer. L'air, je le reconnais bientôt sous les doigts agiles du pianiste : la Sonate au clair de lune. Celle-là même que Jacques avait promis de jouer à ses invités dans sa maison de banlieue. Sur son piano blanc.*

*La mélodie est lente au début, délicate, lancinante. Tandis qu'elle se développe, je repense aux écrivains mentionnés dans ce livre. À elles, à eux tous, je repense. Tel un soutien indéfectible qu'ils apportent à mon travail d'écriture ; tel qu'en d'autres circonstances on dit des... aidants naturels.*

*À Joël Pourbaix je repense bien sûr, à Marguerite Duras, à Denise Desautels. De même à Georges Simenon, à Marie-Claire Blais, à Nycole Paquin, à Louise Dupré, à Julie Stanton. À André Gide, je repense également, à Denis Vanier, à Jean-Paul Daoust, à Anne Hébert, à Nancy Huston, à Dany Laferrière. De même à Antonine Maillet, à Félix Leclerc, à Jules Verne, à Henri Vernes et ses Bob Morane, à Guy Corneau. À Peter Morgan, je repense, le personnage écrivain dans Le Vice-consul.*

*En filigrane, ils émergent çà et là dans le texte écrit, aussi lancinants que les notes de la sonate de Beethoven, que la mer ondoyante, la musique de la mer ondoyante. Une complicité secrète avec eux. Mes mots mêlés aux leurs, emmêlés : une ardeur pareille, une allégeance.*





## Table des matières

|                  |     |
|------------------|-----|
| PROLOGUE         | II  |
| Chapitre 1       | 13  |
| Chapitre 2       | 19  |
| Chapitre 3       | 33  |
| Chapitre 4       | 37  |
| Chapitre 5       | 47  |
| Chapitre 6       | 59  |
| Chapitre 7       | 65  |
| Chapitre 8       | 73  |
| Chapitre 9       | 81  |
| Chapitre 10      | 87  |
| Chapitre 11      | 95  |
| ÉPILOGUE         | 103 |
| Chapitre 12      | 107 |
| Chapitre 13      | 115 |
| ÉPILOGUE, ENCORE | 119 |

*Sur le papier devenu miroir,*  
de Serge Fisette,  
publié dans la collection « LE DIRE »  
dirigée par Célyne Fortin,  
composé en Jenson corps 21,  
a été mis en ligne  
en février deux mil treize.